LE TYRAN,

COMÉDIE.

R iij

1752

NOMS DES PERSONNAGES.

ARGALEON, Tyran de Meſſene.

TELESILLE, Fille d'Argaleon.

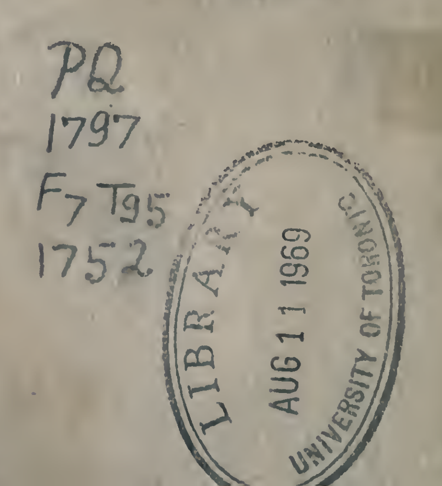
DARÉS, Confident & Miniſtre d'Argaleon.

HERMOCRATE, Citoyen de Corinthe.

LISIPPE, Bourgeois de Meſſene.

ERINNE, Bourgeoiſe de Meſſene.

La Scéne eſt à Meſſene, dans le Palais d'Argaleon.





LE TYRAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIPPE, ERINNE.

LISIPPE.



E ſuivras-tu toujours, & viendras-tu ſur mes talons juſque dans ce Palais ?

ERINNE.

C'eſt juſtement ce qui fait ma peur, que de te voir prendre le chemin de ce

maudit Palais, & y entrer, ce qui eſt bien pis.

LISIPPE.

Tais-toi, malheureuſe, regarde bien ces murs, ils ont plus d'oreilles que nous n'en avons à nous deux, & que dix autres encore avec nous.

ERINNE.

Je me moque de leurs oreilles, je n'ai rien dit.

LISIPPE.

Tu as dit une parole que je me garderai bien de répéter, & qui te feroit mettre dans un cul de baſſe-foſſe.

ERINNE.

Et bien, que veux-tu donc faire ici? puiſqu'il y a tant de péril?

LISIPPE.

J'y viens faire ma fortune.

ERINNE.

Ah! traître, tu m'abandonnes donc? Quoi! après tant de ſermens que tu m'as faits, après trois ans.....

LISIPPE.

Non, non, ne t'emporte point. Je viens ici faire ma fortune & la tienne. Tu ſais bien que je t'aime, je veux t'épouſer; mais nous n'avons rien, ni toi ni moi, ou du moins ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Nous ſommes du plus petit peuple de Meſſene, n'eſt-il pas vrai? Mais approche pour m'écouter, je ne puis te dire cela qu'à l'oreille. N'eſt-il pas vrai que ſi je pouvois avoir une ſomme, comme de 500000 francs, par exemple, cela nous viendroit bien à propos pour nous mettre dans notre petit ménage.

ERINNE.

Rapproche-toi de moi, que je te parle avec la même circonſpection. Mon pauvre Liſippe, tu as entierement perdu l'eſprit.

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, je ne l'ai point perdu; tu ſais que nos Citoyens m'en trouvent aſſés, & ſans vanité je brille un peu par-là. Toi-même tu m'as

dit cent fois que je te plaiſois tant par mon eſprit, quoique ce ne fût pas pourtant uniquement par l'eſprit, à ce qu'il m'a ſemblé.

ERINNE.

Il eſt vrai; mais on dit que nos Savans tiennent que les plus grands eſprits ſont les plus voiſins de la folie; je crois que tu es devenu fou pour faire le grand eſprit. 500000 francs? Et où les prendras-tu?

LISIPPE.

Je les prendrai ici.

ERINNE.

Ah! je t'entens bien, ſcélérat; tu prens pour prétexte de différer notre mariage, que tu veux t'enrichir à la Cour d'Argaleon; mais Argaleon, qui eſt vieux.....

LISIPPE.

Parle bas.

ERINNE.

Eſt-ce que le Tyran cache ſon âge, & nous défend de le ſavoir?

LISIPPE.

Parle encore plus bas, ou plutôt va-t-en, je te prie, tu me fais mourir de frayeur.

ERINNE.

Je ne m'en irai point, & je t'arracherai les yeux; je vois bien que tu as quelque mauvais dessein. Quand même Argaleon, qui est vieux, car il l'est, dusses-tu en enrager & lui aussi, te prendroit à son service, tu n'aurois jamais le loisir de passer chés lui le grade de Palefrenier, & ce seroit là une belle fortune que tu aurois faite.

LISIPPE.

Je ne serai point son Palefrenier, je n'entrerai point à son service, & j'aurai les 500000 francs.

ERINNE.

Je sai ce que c'est; tu viens lui révéler quelque conjuration que tu as découverte, car il en pleut contre cet homme-là, tu vois que je parle prudemment.

LISIPPE.

Ne laiſſe pas de parler bas avec ta prudence, il ne s'accommoderoit pas de tes louanges.

ERINNE.

Tu vas donc faire périr de pauvres Citoyens, qui n'auront eu que le tort de vouloir ſe défaire d'un diable, d'un enragé, à qui je voudrois que les trois Euménides euſſent tordu le col? M'entens-tu? Je t'ai peut-être parlé trop bas.

LISIPPE.

Je ne ferai périr perſonne, je ne révélerai point de conjuration, & j'aurai 500000 francs.

ERINNE.

Encore une fois, où les prendras-tu? Tu me fais enrager.

LISIPPE.

Argaleon me les comptera aujourd'hui de ſa main blanche, ſur le bout d'une table.

ERINNE.

Lui! Quand tu lui aurois ſauvé la vie,

il ne te les donneroit pas. Il eſt avare comme un chien ; & ce n'eſt pas qu'il n'ait de l'argent, puiſqu'il a tout le nôtre. On dit même que ſes Eſpions, dont il a une très-nombreuſe brigade, ſe plaignent de n'être pas payés.

LISIPPE.

Mon Dieu, Erinne, il n'y a que façon de prendre les gens ; mais voilà bien des diſcours inutiles, il m'eſt impoſſible de te dire de quoi il s'agit, & tu me tuerois que je ne te le dirois pas. Mets-toi bien ſeulement deux choſes dans la tête ; la premiere, que j'aurai aujourd'hui 500000 francs ; la ſeconde, que je t'épouſerai demain. La preuve de la premiere propoſition, c'eſt que je ne ſuis pas une bête ; la preuve de la ſeconde, c'eſt que je t'aime. Cela dit, va-t-en, je t'en conjure.

ERINNE.

Je ne ſai ce que tu m'as fait. J'ai une chienne de foibleſſe pour toi dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Ecoute, mon cher Liſippe, au moins tu ne me trompes pas ?

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, non, par tous les Dieux de l'Olimpe.

ERINNE.

Il y a encore, pour te dire le vrai, une chose qui me rassure bien autant qu'eux ; c'est que je te connois pour un peu poltron, ou prudent, comme tu voudras, & je crois volontiers que tu ne viendrois pas te fourrer ici, si tu ne savois bien par où en sortir.

LISIPPE.

Ce n'étoit pas la peine de différer ton départ pour me régaler de cet éloge ; mais n'importe, va-t-en, aussi-bien voilà justement Darés qui vient, & c'est lui à qui je veux parler.

SCENE SECONDE.

LISIPPE, DARÉS.

LISIPPE.

SEigneur Darés, ſouffrés que je vous arrête un moment. Je ne ſai ſi j'ai encore l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Liſippe; & quoique je ne ſois qu'un petit Compagnon, je ſuis de la même Tribu que vous.

DARÉS.

Finiſſés, je vous en prie, car je ſuis extrêmement preſſé.

LISIPPE.

J'ai tant joué avec vous dans notre enfance, mais toujours avec reſpect. Vous vous en attiriés déja de ma part; vous étiés ſi joli, tant d'eſprit, de petites façons ſi agréables; & moi, il ſembloit que je préviſſe votre élévation future.

DARÉS.

J'ai bien quelque idée de ce que vous me dites-là.

LISIPPE.

Vous ne ſauriés manquer de l'avoir; mais pour ne vous point faire perdre votre temps, qui eſt précieux & utile à l'Etat, dans le poſte où vous ètes auprès d'Argaleon notre Maître, je vous dirai que j'ai une petite affaire.....

DARÉS.

Nous en parlerons quand vous voudrés, ma porte vous ſera ouverte à toutes les heures du jour, je ſerai ravi de vous voir ; mais à préſent.....

LISIPPE.

Je vous arrèterois bien ſi je voulois. Je n'aurois qu'à vous dire, à vous qui ètes le plus officieux de tous les hommes, qu'il s'agit de me rendre un ſervice, & je ſuis ſûr que vous m'écouteriés tant qu'il me plairoit. Mais je vous avoue franchement que ce n'eſt point cela, ou du moins, ſi c'eſt cela, ce l'eſt ſi peu que rien. C'eſt une affaire où Argaleon

Argaleon a un très-grand intérêt, & par conséquent vous aussi, qui jouissés de toute sa faveur.

DARÉS.

Et bien, qu'est-ce donc ? Tâchons de finir.

LISIPPE.

C'est une chose qu'il faut que je dise à Argaleon, je suis bien persuadé qu'il vous la redira dans le moment ; mais il est nécessaire qu'il la sache le premier.

DARÉS.

C'est la découverte de quelque conjuration dont vous voulés avoir le mérite. Il est juste que vous l'ayés, mais vous ne l'en aurés pas moins, quand ce sera moi qui porterai la chose au Prince. Je vous répons que je vous ferai bien valoir. Il m'a déja passé plusieurs affaires de cette nature par les mains, & trop, de par tous les Dieux, on s'est toujours adressé à moi, & on ne s'en est pas mal trouvé.

LISIPPE.

Ce que j'ai à dire au Prince vaut

mieux pour lui que la découverte de dix conjurations. Vous avés bien de l'eſprit, Seigneur Darés, & vous ne ſauriés pourtant le deviner ; mais j'avoue auſſi que ce n'eſt pas votre faute.

DARÉS.

Si je ne puis le deviner, vous pouvés me le dire.

LISIPPE.

Oh ! ſi je le pouvois, je ſai trop le reſpect que je vous dois, je vous le dirois dans le moment. C'eſt une choſe d'une certaine nature particuliere, à devoir paſſer immédiatement de ma bouche dans l'oreille du Prince, après quoi il en ſera ce qu'il voudra. Mais je puis vous aſſurer qu'il en ſera très-content, & que vous le verrés dans la plus grande ſatisfaction, dans la plus grande joie où il ait été de ſa vie. Et ce ne ſera pas une ſatisfaction, une joie de quelques momens, ce ſera un état durable d'un homme bien à ſon aiſe de toutes les façons.

DARÉS.

Hélas ! il mériteroit bien d'y être. Il eſt ſi aimable, quand on le connoît

bien comme je fais ! Mais le pauvre Prince a bien des traverſes à eſſuyer de la part de ces enragés de Meſſeniens, qui ne veulent point s'accoutumer à lui être fidéles, & qui ont toujours dans la tête la chimere de leur liberté. On ne peut pas venir à bout de les mettre à la raiſon ; & ſans cela, que pouvés-vous faire pour rendre le Prince heureux ? Vous ne le délivrerés pas de ſes inquiétudes perpétuelles qui ne ſont que trop juſtes.

LISIPPE.

Je ferai ce que je ferai. Si je ne fais rien, il n'y aura rien de perdu que deux ou trois paroles que j'aurai dites à Argaleon. Mais je ſuis ſûr qu'elles ne le feront pas, & même pour vous ouvrir entierement mon cœur, qu'elles feront bien récompenſées. En ce cas-là je ſaurai bien à qui j'aurai eu l'obligation d'avoir pû parler au Prince.

DARÉS.

Oh ! quand deux honnêtes gens traitent l'un avec l'autre, ils n'ont pas d'inquiétude.

LISIPPE.

Il y a honnêtes gens, & honnêtes gens. Ceux qui le sont parfaitement, qui sont dans la grande délicatesse d'honneur, font des billets, & moi j'en ferai un.

DARÉS.

Il est vrai que cela ne gâte rien. Allés m'attendre chés moi, je vous ferai parler tantôt au Prince. A propos, vous savés bien qu'avant qu'on vous laisse parler à lui, on vous fouillera. C'est un respect qu'il veut qu'on lui rende; il ne suffit pas de n'avoir point de poignards sur soi, il est plus respectueux de n'avoir ni couteaux, ni ciseaux.

LISIPPE.

Je vuiderai volontiers toutes mes poches.

DARÉS.

Il ne faut point non plus présenter au Prince de Mémoires à lire; il peut y avoir sur des papiers de certaines odeurs, il ne les aime point.

LISIPPE.

Je renonce à tous papiers; quatre mots, & rien plus.

DARES.

Allés donc, nous nous reverrons bientôt.

SCENE TROISIÉME.

DARÉS.

SI j'avois quelque chofe à craindre auprès d'Argaleon, certainement je ne lui ferois pas parler ce drôle-là; je foupçonnerois que ce grand miftere qu'il me fait feroit quelque chofe qu'il voudroit dire contre moi. Mais, graces aux Dieux, je fuis bien net. J'ai toujours été fi abfolument dévoué à Argaleon, depuis qu'il a la domination de Meffene; non-feulement toutes mes actions, mais mes moindres paroles ont été fi mefurées, qu'il n'y a pas moyen d'y mordre. Mais voici Hermocrate; que me veut-il? Tout le monde a affaire à moi.

SCENE QUATRIÉME.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

DArés, j'attendois, pour venir vous parler, que vous eussiés congédié cet homme qui étoit avec vous. Vous lui avés donné une assés longue audience, j'espére que vous voudrés bien aussi m'en accorder une; & pour venir promptement au fait, dites-moi avec franchise, je vous prie, s'il vous est permis de me parler sur les vûes qu'Argaleon peut avoir pour marier la Princesse sa fille ?

DARES.

Seigneur, je vous répondrai en un mot, qui sera la pure vérité. Argaleon ne pense point à marier Telesille, il a bien d'autres soins. Ces maudits Messeniens, qui ne songent qu'à conjurer contre lui, le tiennent dans des inquiétudes continuelles, & il ne songe qu'à

ſe précautionner contre eux. D'ailleurs ils ſont tous ſi prévenus par la haine qu'ils lui portent, que quoique Teleſille ſoit la plus charmante perſonne du monde, ils ſont aveugles ſur ſon extrême beauté, & il n'y en a pas un ſeul juſqu'à préſent qui ſe ſoit aviſé de s'attacher à elle. Du reſte, je ne doute pas qu'Argaleon ne la mariât volontiers.

HERMOCRATE.

Tout va donc le mieux du monde. Je ne ſuis point Meſſenien, je ſuis de Corinthe, & je ne ſuis venu ici que pour recueillir une ſucceſſion très-conſidérable. Je n'ai point vû Teleſille avec des yeux de Meſſenien, j'ai ſenti tout ſon mérite, & je vous prie de diſpoſer Argaleon à me la donner.

DARES.

Seigneur, je ſerai ravi de vous y ſervir. Ah! que vous faites bien de vous attacher à Argaleon! Laiſſés dire les Meſſeniens, c'eſt un grand homme que cet homme-là. Si ce n'étoient les canailles à qui il a affaire, ſon mérite paroîtroit bien davantage.

HERMOCRATE.

Je le crois.

DARES.

Malheureusement il a quelques années, & s'il venoit à manquer, comme il n'a point d'autres enfans que Telesille, vous vous trouveriés maître d'un joli Etat, & avec le caractére ferme & vigoureux dont je vois que vous ètes, vous feriés chanter Messieurs les Messeniens. Cela me fait songer à vous dire qu'apparemment vous ne demanderés pas d'autre dot que l'espérance....

HERMOCRATE.

Je n'ai que faire de dot, je suis assés riche, & je l'étois déja assés sans cette nouvelle succession qui m'est venue.

DARES.

Tant mieux, Seigneur, cela ne laissera pas de faciliter l'affaire. Argaleon pourroit bien marier noblement sa fille; mais, entre nous, il a besoin de son argent à tant de choses differentes......

HERM.

HERMOCRATE.

Oh qu'oui. Parlés-lui donc le plutôt qu'il ſe pourra.

DARES.

Dès aujourd'hui. Je le verrai dans une heure, & au ſortir d'avec lui je vous rendrai compte du ſuccès de ma négociation.

HERMOCRATE.

Je vous ai dit que j'étois riche, je ſerois inexcuſable ſi j'étois ingrat.

DARES.

Seigneur, voilà juſtement la Princeſſe qui vient, je vous laiſſe avec elle, je me flatte que c'eſt lui faire bien ma cour.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE, TELESILLE.

HERMOCRATE.

MAdame, vous voyés que je viens de parler à Darés, je vous en demande pardon. Je n'ai pas attendu que vous m'en eussiés donné une permission aussi positive que je la pouvois desirer. Mais l'Amour est impatient; vos scrupules étoient trop légers, ils retardoient trop mon bonheur, je me suis résolu de les forcer. Me désavouerés-vous de ce que j'ai fait, divine Princesse?

TELESILLE.

Commencés par ne me point donner ce nom, je vous en ai déja prié. Je ne suis point Princesse, mon pere n'est que d'une naissance très-commune, & je vous avoue qu'il n'y paroît que trop par ses discours & ses manieres. Il n'est

point né Prince légitime, & je ne ſai que trop de quel nom on l'appelle lui & tous ſes pareils qui ont uſurpé la domination dans des Etats libres de la Gréce. Je le ſai, & j'en gémis ſans ceſſe dans le fond de mon cœur.

HERMOCRATE.

Si vous n'ètes pas Princeſſe pour moi, vous ſerés donc une Déeſſe. Quel nom voulés-vous que je donne à une perſonne qui avec une beauté ſi rare a une ame ſi noble?

TELESILLE.

Hélas! Hermocrate, je ne ſens rien de merveilleux dans la maniere dont je penſe. Tout ne me fait-il pas rentrer en moi-même? tout ne me fait-il pas ſentir la miſere, & même la baſſeſſe de ma condition? Je ſuis la fille d'un homme haï, déteſté de tout un Peuple, & il n'eſt pas poſſible que cette horreur générale qu'on a pour lui ne rejailliſſe ſur moi. Vous me donnés des louanges ſur ma figure; je ne crois pas ſeulement que cette figure, qui devroit donc aſſés fraper le commun

des hommes, m'ait reconciliée le moins du monde avec les Messeniens ; la fille d'Argaleon est toujours un monstre à leurs yeux. Et pourquoi ne le serois-je pas ? Ils jugent de mes sentimens par ceux de mon pere, & il faut convenir qu'ils ont raison. Ils ne savent pas ce que je pense, & loin qu'ils le puissent savoir, je suis obligée à le cacher avec grand soin, par respect pour mon pere. Je ne vous parle point des périls continuels où je suis exposée ; tous ceux qui menacent mon pere, me menacent aussi ; à tout moment ce Palais peut être en feu ; on y passera tout au fil de l'épée sans aucune distinction : tout cela n'est rien, il n'y va que de la vie ; mais je vous parle de la honte, de l'ignominie dont je me sens couverte, & à laquelle je ne m'accoutume point. Hermocrate, croyés-vous que dans une pareille situation on soit bien tentée d'être orgueilleuse ?

HERMOCRATE.

Plus je vous entens, plus mon admiration augmente ; car l'amour, quelqu'ardent qu'il puisse être, est trop audessous de ce qui vous est dû.

TELESILLE.

Et bien, si vous approuvés ces façons-là de penser, ce sont elles qui fondent ces mêmes scrupules que vous trouvés si légers. Dois-je vous exposer à être enveloppé dans les malheurs qui menacent mon pere & moi? Faut-il qu'un homme aussi vertueux qu'Hermocrate s'unisse à la fille d'Argaleon?

HERMOCRATE.

Ah! il n'y a point de Héros qui soit assés vertueux pour cette fille d'Argaleon. On la connoîtra, & on trouvera bien qu'elle a fait grace à Hermocrate.

TELESILLE.

Peut-être me connoîtra-t-on à la fin, mais en attendant votre gloire en souffrira. Que sai-je si je ne vous en deviendrai pas moins chere? Ah! si ce malheur s'ajoutoit à tous les autres, je sai bien que je ne serois presque pas en droit de m'en plaindre, mais j'en mourrois. Je ne vous dissimule rien, & je ne me pare point avec vous d'une fausse & mauvaise fierté; je vous dois

beaucoup de ce que vous avés bien voulu vous attacher à moi, & ſurmonter tout ce qui devoit d'abord vous en détourner ; mais je crains que vous n'ayés trop fait pour moi : je ſuis bien ſûre que ma reconnoiſſance ne ſe démentira pas ; mais je crains que votre généroſité ne ſe ſoutienne pas toujours, elle ſera peut-être attaquée par la gloire même ; je ſai combien vous ètes ſenſible à la gloire, & je ne voudrois pas que vous le fuſſiés moins.

HERMOCRATE.

Je n'ai plus d'expreſſions pour vous répondre. Vous vous abaiſſés preſque devant moi, qui ne dois être qu'à vos pieds ; vous me parlés de reconnoiſſance à moi, qui vous dois tout d'avoir reçu mes ſoins & ſouffert mon amour, à moi que mon ſang répandu pour vous n'acquitteroit pas. Ah ! ſi j'ai quelque vertu, que j'en ſuis bien payé par vos ſentimens ! Vous me la rendés beaucoup plus précieuſe encore qu'elle ne l'étoit par elle-même.

TELESILLE.

Conſervés-la bien, mon cher Her-

mocrate, elle ſeule m'aſſure de votre amour. Vous m'ètes devenu abſolument néceſſaire. Je n'avois jamais vû de vertu, j'en ai trouvé en vous tout ce que j'imaginois, tout ce que je deſirois inutilement; je n'avois jamais été aimée, vous m'en avés fait connoître le plaiſir; il ne m'eſt plus déſormais poſſible de vivre ſans vous eſtimer toujours, ſans être toujours aimée de vous.

HERMOCRATE.

Vous n'ajoutés rien de plus?

TELESILLE.

Vous le ſuppléés de reſte, & j'y conſens de tout mon cœur.

HERMOCRATE.

Je ſuis ſi heureux, ſi tranſporté de joie, que je commence à craindre que mon bonheur ne ſoit pas aſſés ſûr. Il n'y a qu'un moment que je parlois à Darés, & ni la maniere dont il eſt entré dans ce que je lui diſois, ni toutes les circonſtances de la choſe, ne me permettent pas de douter le moins du monde qu'Argaleon ne doive vous accorder à moi. Cependant j'en doute

à l'heure qu'il eſt, parce que vous me faites trop ſentir quelle ſeroit ma félicité. Mais il n'eſt pourtant pas poſſible qu'il me vienne un refus ; ne le croyés-vous pas ?

TELESILLE.

Non, il n'y a rien à craindre. Mon pere ne m'aime point du tout ; j'ai eu beau vivre avec lui comme je devois, je crois qu'il a ſenti dans le fond de mon cœur quelque improbation ſecrette de ſa conduite. Il m'auroit donnée au premier venu, ſi quelqu'un m'eût demandée, & il ſera ravi de ſe défaire de moi. Son conſentement ne vous ſera pas glorieux, mais vous l'aurés. Que nous ſerons heureux, ſi nous ſommes jamais en état de rendre la liberté aux Meſſeniens, comme nous l'avons imaginé enſemble !

HERMOCRATE.

Je ſerois encore plus heureux que vous par cette action qui nous ſeroit commune ; j'apprendrois aux Meſſeniens que c'eſt vous qui en avés eu la premiere idée.

TELESILLE.

Je n'ai fait que vous prévenir ; j'avois vû plus long-temps que vous les maux de ma Patrie, & j'en devois être plus touchée. Vous ètes témoin de la vie que méne mon pere, de ses frayeurs, de ses allarmes éternelles ; il n'est pas besoin d'être Hermocrate pour ne pas aspirer à une pareille situation. Argaleon n'a jamais rendu les Messeniens aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

HERMOCRATE.

Cependant Darés m'a complimenté tantôt, & assés adroitement sur ce que je serois son successeur, & que je soutiendrois bien l'autorité qu'il m'auroit laissée. Vous jugés aisément que je n'ai rien dit ; il ne faut pas que l'on puisse soupçonner nos intentions ; Argaleon ne nous les pardonneroit jamais, & nous mettroit hors d'état de les exécuter.

TELESILLE.

Voilà ce qui me désespere. Il faudra paroître approuver, il faudra même peut-être appuyer une domination illé-

gitime, dans le temps que nous aurons le cœur plein du desir de l'abolir. Il faudra être odieux à tout un Peuple, dont nous mériterions l'amour. Quel supplice pour la vertu, de se revêtir des apparences qui lui sont les plus contraires, & de se priver de sa plus douce récompense!

HERMOCRATE.

Adorable Telesille, ne nous faisons point des malheurs avant le temps; pour moi je ne les puis envisager, quand je touche au moment d'être le plus heureux de tous les hommes; les Dieux connoissent nos cœurs, ils favoriseront des intentions qui doivent leur plaire. Je vais me tenir à portée de voir Darés dès qu'il sortira d'avec Argaleon; & quoique je sois plein d'espérance, je vous avoue cependant que plus l'instant de la décision approche, plus je me sens d'émotion & de trouble.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARGALEON, DARÉS.

DARES.

OUi, Seigneur, les bons Citoyens qui veillent à votre sûreté, viennent de me dire qu'ils soupçonnent une nouvelle conjuration.

ARGALEON.

Ces Messeniens ont le diable au corps. J'ai beau les matter de toutes les manieres, ils se rebequent toujours. Qu'est-ce qu'il y auroit donc à faire?

DARES.

Rien, Seigneur, que de continuer comme vous avés fait ; toute votre conduite est excellente. Ces Messieurs,

dont j'ai l'honneur de vous parler ; disent qu'ils auroient besoin d'argent.

ARGALEON.

Ces gens-là me ruinent. Mais leur conjuration n'est peut-être pas vraie ?

DARES.

Peut-être ; mais pour savoir si elle est vraie ou non, il faut qu'ils aillent, qu'ils viennent, qu'ils s'intriguent, qu'ils gagnent des Esclaves, & quelquefois aussi d'honnêtes gens qui sont plus chers, tout cela coûte.

ARGALEON.

La conjuration sera vraie apparemment, & je payerai nos gens sur les confiscations des conjurés.

DARES.

Cela est bon ; mais encore une fois, si cette conjuration n'est rien ?

ARGALEON.

Et bien, avance-leur de l'argent. Mais au moins qu'ils nous servent bien ; & s'ils s'avisent de se plaindre si souvent, j'y mettrai bon ordre, je les envoyerai

tous dans un cachot. Ils devroient me ſervir pour rien ; & ce ne ſeroit pas pour rien ; car ne ſont-ils pas trop heureux d'avoir ma protection, & de pouvoir vexer qui ils veulent ?

DARES.

Les hommes ſont ſi déraiſonnables. Pour moi j'en ſuis toujours ſurpris ; mais il faut s'accommoder à eux, & ceux qui gouvernent y ſont encore plus obligés que les autres.

ARGALEON.

Parlons d'autres choſes. J'ai fait réfléxion que mes vingt Lits dans autant de Chambres ſéparées pourroient bien ne pas ſuffire. En chaſſant de ce Palais quelques amis dont je ne me ſoucie guére, il me reviendra dix Chambres aſſés éloignées les unes des autres ; je mettrai dans chacune un Lit, & j'en aurai trente ; moyennant quoi j'eſpere que je dormirai un peu mieux.

DARES.

Seigneur, rien n'eſt ſi précieux que votre ſommeil, ni ſi néceſſaire à votre

ſanté, & par conſéquent à l'Etat. Effectivement vous ne dormés pas aſſés.

ARGALEON.

J'y fais ce que je puis ; mais quoique je ſache bien que quand on entreroit la nuit dans mon Palais avec de mauvaiſes intentions, il ſeroit difficile de me trouver, parce qu'on ne ſait jamais dans lequel de mes vingt Lits je ſuis couché, je ne ferme pourtant preſque pas l'œil, le moindre bruit me réveille en ſurſaut, & même lorſque tout eſt le plus calme du monde, je ne dors pas encore. Aſſurément trente Lits valent mieux que vingt, & dépayſeront mieux d'abominables aſſaſſins. J'en ſerai plus tranquile, ne le crois-tu pas?

DARES.

Sans doute, Seigneur, il n'y a qu'à donner les ordres pour chaſſer vos amis.

ARGALEON.

En voici la liſte. Tu leur ſignifieras de ſortir. J'ai encore une inquiétude; mon Barbier n'a point une trop bonne phiſionomie.

DARES.

Ah! Seigneur, il me ſemble que ſi; c'eſt moi qui vous l'ai donné, j'en répons.

ARGALEON.

Je t'aſſure, Darés, qu'il n'eſt point agréable d'être là un gros quart d'heure ſous un raſoir bien affilé, dont on ne connoît point les intentions. J'y ſouffre cruellement; j'obſerve avec attention mon Barbier, qui me paroît quelquefois penſif, l'eſprit occupé; cela ne me plaît point.

DARES.

C'eſt qu'il penſe à vous bien faire la barbe, & qu'il veut primer dans cette opération-là pour vous bien faire ſa cour. Il eſpere que cela le menera loin.

ARGALEON.

Quoi qu'il en ſoit, Darés, j'ai trop d'inquiétude, je veux m'en délivrer.

DARES.

Je n'y vois plus d'autre moyen que de vous laiſſer croître la barbe. Vous

en amenerés la mode, Messene se conformera à vous, & peut-être le reste de la Gréce.

ARGALEON.

Je ne devois pas trop m'attendre à tant de complaisance; mais j'ai trouvé un meilleur expédient. Que ma fille apprenne à faire la barbe.

DARES.

La Princesse?

ARGALEON.

Pourquoi non? Je voudrois bien voir que sa Principauté l'empêchât d'apprendre un métier honnête qui peut m'être utile. Je voudrois bien qu'elle fît là-dessus la dédaigneuse & la mignonne. Oh! que je la rangerois bien vîte à son devoir! Elle ne me plaît déja pas trop, son caractere ne m'accommode point. Aussi tu vois que dans Messene personne n'en veut; il n'y a pas un seul de nos jeunes gens qui lui dise une parole, & ce n'est pas assurément qu'elle ne soit belle & bien faite.

DARES.

Seigneur, vous avés sur elle des vûes si

si différentes de ce que j'eusse cru, que je n'ose plus vous faire une proposition, qui cependant vous auroit pû convenir, même selon ce que vous venés de me dire.

ARGALEON.

Et quelle est cette proposition?

DARES.

Oh! Seigneur, il n'en est plus question, puisque vous voulés que la Princesse vous fasse la barbe. Je ne dis pas que votre dessein ne soit fort raisonnable & fort bien pensé ; mais enfin....

ARGALEON.

Ne laisses pas de dire ce que tu voulois.

DARES.

Il s'agissoit de marier la Princesse.

ARGALEON.

Mon cher Darés, tu ne m'as jamais fait tant de plaisir. J'aime encore mieux qu'elle se marie que de me raser. Je serai trop heureux d'en être défait ; & à qui la maries-tu?

DARÉS.

À Hermocrate.

ARGALEON.

A ce Corinthien ?

DARÉS.

Oui, vous savés qu'il est prodigieusement riche.

ARGALEON.

Il n'est que trop bon pour elle; la difficulté n'est pas de la bien marier, mais de la marier. Puisqu'Hermocrate est si riche, je ne lui donnerai pas une grosse dot.

DARÉS.

J'ai si bien tourné la chose, si bien ménagé l'esprit d'Hermocrate, qu'il ne vous demande rien du tout.

ARGALEON.

Il épouse ma fille pour ses beaux yeux ! Il est donc fou ? Je soupçonnois bien qu'il en étoit un peu amoureux ; mais je n'imaginois pas une si haute extravagance : tant mieux pour nous,

Darés, il aura Telesille, & grand bien leur fasse à tous deux. Sans doute il te l'a demandée?

DARES.

Oui, Seigneur, & il m'attend pour apprendre votre réponse.

ARGALEON.

Va vîte la lui porter. Employe pourtant la prudence ordinaire. Tu juges bien qu'il ne lui faut pas dire combien il me fait de plaisir. Sur-tout dis-lui que je ne me suis résolu qu'avec beaucoup de peine à marier ma fille sans lui rien donner, mais que l'état présent de mes affaires m'a forcé à lui ceder en générosité.

DARÉS.

J'entens, reposés-vous sur moi. Il ne me reste plus qu'un mot qu'il faut que j'aye l'honneur de vous dire. Il y a dans votre antichambre un Messenien nommé Lisippe, qui voudroit bien vous parler; c'est, dit-il, pour une affaire de la derniere importance, & qui vous regarde.

ARGALEON.

Il ne te l'a donc pas dite?

DARÉS.

Il n'a jamais voulu. Cela ne ſe peut abſolument, à ce qu'il dit.

ARGALEON.

Fais-le entrer, & demeure-là.

DARÉS.

Il veut vous parler ſans témoins.

ARGALEON.

Je n'aime point ces miſteres-là, qu'il s'en aille.

DARÉS.

Seigneur, il a été bien fouillé, & je l'ai fait garder depuis qu'il l'a été; il n'a aucun papier à vous faire lire, je ſuis ſûr qu'il n'y a rien à craindre.

ARGALEON.

Je ſai bien par-deſſus cela que j'ai ſous mes habits une bonne cuiraſſe de fer, de bons braſſarts, de bons cuiſſarts; mais n'importe, les tête-à-tête avec des viſages nouveaux ne me plaiſent point. Connois-tu cet homme-là?

DARÉS.

Un peu, & je m'en ſuïs encore informé. C'eſt un homme de baſſe condition, mais qui paſſe pour avoir bien de l'eſprit, pour être un drôle intelligent & alerte. Il a peut-être quelque choſe à vous apprendre ſur cette conjuration que vous craignés. Rien n'eſt à négliger dans ces ſortes de conjonctures.

ARGALEON.

Qu'il entre donc, & ne t'éloigne pas trop. Que mes Gardes ſe rapprochent de la porte de ma chambre.

SCENE SECONDE.

ARGALEON, LISIPPE.

LISIPPE.

SEigneur, ſans prétendre entrer dans le ſecret de vos penſées, je vous crois bien fatigué de conjurations; je viens vous apporter un ſecret infailli-

ble pour empêcher qu'il ne s'en faſſe jamais contre vous.

ARGALEON.

Va, mon ami, tu es fou, retire-toi. Naturellement je crains les fous.

LISIPPE.

Il eſt bien vrai que ce que j'ai l'honneur de vous propoſer eſt ſingulier & extraordinaire; mais ſur ma tête il n'eſt nullement extravagant. Ne connois-je pas bien le grand génie du Seigneur Argaleon, & voudrois-je lui propoſer des chiméres? Mon ſecret.....

ARGALEON.

Ne t'approche pas de moi, je ſai ton ſecret auſſi-bien que toi-même; c'eſt que je renonce à la domination; mais par tous les Dieux je n'y renoncerai pas, & je vous ferai bien tous ſoutenir.

LISIPPE.

Mon ſecret n'eſt point ce que vous penſés, vous conſerverés votre domination. Tout ce qu'il faut faire....

ARGALEON.

Encore un coup ne t'approche pas de moi ; il a quelque chose d'égaré dans les yeux.

LISIPPE.

Je vous dirai donc, Seigneur, d'aussi loin que vous voudrés, que vous n'avés qu'à me faire compter tout-à-l'heure par votre Trésorier 600000 francs....

ARGALEON.

600000 francs ! Voilà une plaisante folie ! Elle ne peut aller qu'à faire rire.

LISIPPE.

Oui, Seigneur, 600000 francs. Vous dirés que je vous aurai appris un secret pour découvrir toutes les conjurations, on le croira, & on n'osera plus en faire.

ARGALEON.

Attens, attens que je débrouille ce galimatias-là. Il me semble que j'y entrevois quelque chose.

LISIPPE.

Seigneur, il est impossible que vous

ne voyiés le tout du premier coup d'œil. Vous aurés la bonté de dire : Lisippe m'a donné un secret pour découvrir toutes les conjurations, & je lui ai donné pour récompense 600000 francs. Moi je montrerai les 600000 francs, & tout Messene dira : Ce secret est donc admirable ; car Argaleon est trop habile & trop sage pour jetter inutilement 600000 francs, même pour les hasarder. Argaleon nous découvrira donc dès que nous songerons à conjurer contre lui ; & alors, ma foi, je ne crois pas qu'on ait envie de s'y jouer.

ARGALEON.

Il y a quelque chose de bon à ce que tu dis ; mais dans le fond tu ne me donnes pourtant rien.

LISIPPE.

Quoi ! Seigneur, n'est-ce rien qu'une opinion que tout Messene prendra à la fois ? Tous ceux qui gouvernent les Etats seroient trop heureux s'ils avoient chacun leur Lisippe qui leur apprît l'art d'établir des opinions à leur gré.

ARGALEON.

Ces Lisippes-là les ruineroient bien vîte.

vîte. Ils ſont de trop grande dépenſe. Que diable ! Donner 600000 francs pour rien, car enfin ce n'eſt rien ; je ne tiens rien, cela me paroît ridicule, & tu ſerois le premier à te moquer de moi, ſi je le faiſois.

LISIPPE.

Seigneur, je n'ai plus rien à vous dire, j'ai tout dit, mon ſecret eſt fort ſimple, & c'en eſt le beau.

ARGALEON.

Il n'eſt point du tout ſimple de donner 600000 francs, à moins que ſimple ne veuille dire ſot. 600000 francs! Je ne les ai pas premierement, il s'en faut bien : où les aurois-je pris ?

LISIPPE.

Si vous voulés bien me le permettre, je vous donnerai un expédient. Vous les amaſſerés de vos épargnes ; pendant ce temps-là vous aurés la bonté de ne point parler de mon ſecret ; de mon côté je ne dirai rien, je me tiendrai clos & couvert ; & quand vous aurés la ſomme, ou plutôt quand je l'aurai, vous ferés éclater le ſecret.

ARGALEON.

Mais pendant ce temps-là on conjurera.

LISIPPE.

Ce ne ſera pas ma faute.

ARGALEON.

Ce ſera ta faute, & je m'en prendrai à toi afin que tu le ſaches ; car tu n'aurois eu qu'à m'en quitter à meilleur marché. Tu ſais bien qu'il ne fait pas bon tomber ſous ma patte. Mais ton ſecret a je ne ſai quoi d'ingénieux, je veux l'eſſayer. Je te donnerai d'abord quelque choſe, & nous verrons comment cela ſera.

LISIPPE.

Cela ne ſera rien du tout. Mon ſecret eſt indiviſible. Il faut un grand coup pour n'y plus revenir.

ARGALEON.

Et bien, frappons le grand coup. Je te donne 50000 francs.

LISIPPE.

J'ai trop de conſcience pour les pren-

dre, vous perdriés votre argent.

ARGALEON.

Eſt-ce qu'on ne feroit pas aſſés étonné que je t'euſſe donné 50000 francs ?

LISIPPE.

Non ; qu'eſt-ce qu'on peut avoir pour 50000 francs ? Ils diroient tous que le ſecret ne feroit rien qui vaille, & il ne leur feroit point de peur.

ARGALEON.

Mais ils diſent que je ſuis ſi avare ; car je ſai tous vos diſcours à vous autres.

LISIPPE.

Ils ne le diſent pas tant que vous penſés ; & puis quand il s'agit d'aſſurer votre domination, ils vous croyent aſſés habile pour ne rien épargner. Après tout, de quoi s'agit-il pour vous ? N'eſt-ce pas de gouverner en paix ? Combien l'argent que vous me donnerés ne vous en ſauvera-t-il pas ?

ARGALEON.

Je me rens à tes raiſons, je ne bar-

guigne plus ; va, je te donne 100000 francs.

LISIPPE.

Tout ce que vous voudrés, Seigneur, je ne suis point intéressé. Je ne songe qu'à votre sûreté & à votre conservation. Si je pouvois vous donner mon secret pour rien, oh! que je le ferois volontiers! Mais il est d'une certaine nature bisarre & particuliere qui ne me le permet pas ; il est d'autant meilleur qu'il est mieux payé. Gratis, ou à peu près gratis, il ne vaut rien. Moi je n'en puis mais.

ARGALEON.

Voilà un impertinent secret : où diable l'as-tu pêché?

LISIPPE.

Je l'ai trouvé en me tourmentant l'esprit pour tâcher de vous être utile. Il m'est bien venu quelques autres idées, mais qui manquoient toutes par des endroits essentiels, il n'y a eu que celle-là qui m'ait satisfait ; je l'ai tournée & retournée de tous les sens, je n'y puis trouver rien à dire.

ARGALEON.

Or çà finiſſons. 200000 francs.

LISIPPE.

Encore une fois, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira. Vous jugés bien que 200000 francs font une fortune exorbitante à un homme comme moi. Je m'en contente de reſte, je n'aurois pas imaginé même en ſonge de pouvoir jamais être ſi riche. C'eſt à vous à voir ſi le ſecret fera ſon effet pour 200000 francs. Comme c'eſt peu de choſe pour vous, le ſuccès ſera peut-être médiocre; & en ce cas-là votre argent ſeroit perdu, dont je ſerois très-fâché. Enfin il eſt certain que plus vous en mettrés, moins vous haſarderés de le perdre.

ARGALEON.

Tu es bien butté à tes 600000 francs! Et pourquoi cette ſomme-là plutôt qu'une moindre?

LISIPPE.

Je vous dirai en honneur que je ne ſongeois d'abord qu'à 500000; car je faiſois l'eſtimation ſur le plus bas pied

qu'il fût possible, j'en avois du scrupule; mais je disois en moi-même, le Seigneur Argaleon y saura bien ajouter ce qu'il jugera à propos, c'est son intérêt, & il est sans comparaison plus habile que moi. Depuis cela il m'est survenu un petit besoin de 100000 francs, je les ai ajoutés, & j'ai cru bien faire pour vous-même.

ARGALEON.

Je ne tâte point de tous les tours que tu prens-là, je ne suis point ta dupe. Malheureux, tu me rançonnes, tu me tiens le pied sur la gorge.

LISIPPE.

Hélas! Seigneur, point du tout, il n'en sera que ce que vous voudrés. Renvoyés-moi, il y a assés d'autres Seigneurs dans la Gréce, j'en trouverai bien quelqu'un qui s'accommodera de mon secret; mais j'ai cru vous devoir la préférence. Je vous demande seulement une grace qui ne vous coûtera rien; c'est de ne point parler de mon secret, vous me nuiriés inutilement. Je me retire, Seigneur, en vous souhaitant toutes sortes de prospérités.

ARGALEON.

Demeure, il me vient une penſée. Je te donnerai plus que tes 600000 francs; mais je dis beaucoup plus, & je te ferai une fortune beaucoup au-deſſus de ce que tu eſpérois: je m'expliquerai bien-tôt davantage; ne ſors pas de mon Palais, ſur ta tête ne parle de ce qui s'eſt paſſé entre nous à qui que ce ſoit, pas même à Darés. Va, tu ſeras bien content de moi.

LISIPPE.

Seigneur, l'argent comptant.....

ARGALEON.

Va, te dis-je, & ne replique pas.

LISIPPE *en s'en allant.*

Que diable eſt-ce que ceci? Auroit-il trouvé quelque moyen de m'attraper?

SCENE TROISIÉME.

ARGALEON.

OUi, mon expédient eſt très-bon, il me tire de tout embarras. Il n'y a qu'une petite difficulté à applanir qui ne m'arrêtera guére. L'idée de cet homme-ci eſt excellente, & il faut abſolument en profiter. Cela vaut bien mieux que mes Eſpions & mes vingt lits, & mes habillemens de fer. Je vais être le plus heureux homme du monde, & je dormirai.

SCENE QUATRIÉME.

ARGALEON, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

SEigneur, je viens vous marquer ma vive reconnoiſſance de la grace que vous me faites, & de la maniere dont

vous l'assaisonnés. Vous m'accordés la Princesse, & Darés m'a dit.....

ARGALEON.

Darés ne sait ce qu'il dit, je ne l'ai point accordée. Où a-t-il pris cela ? Je lui ai seulement dit que j'y penserois.

HERMOCRATE.

Vous me jettés dans le plus grand étonnement du monde. Quoi? Darés....

ARGALEON.

Oui, Darés s'est trop pressé, vous devés plutôt m'en croire que lui. Je ne vous ai point encore accordé ma fille, & j'en disposerai comme il me plaira.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE.

QUel coup de foudre, grands Dieux! J'en demeure immobile de surprise & de douleur. Je viens transporté de joie d'avoir obtenu tout ce que j'aime, & j'apprens que je me trompois. Loin

d'avoir obtenu Telesille, je ne sens que trop aux discours d'Argaleon que je la pers pour jamais. Pourquoi Darés m'a-t-il donné une fausse espérance ? Que dis-je ? C'étoit une assurance absolue ; il y a certainement là quelque chose que je n'entens point. Courons vîte retrouver Darés.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

MAis, Darés, ne m'avés-vous pas dit en propres termes, que non-ſeulement Argaleon me donnoit la Princeſſe, mais qu'il me la donnoit avec joie, avec tout l'agrément poſſible?

DARÉS.

Je ne ſai pas bien, Seigneur, ſi je vous l'ai dit en termes auſſi forts; mais enfin Argaleon ne me l'a pas dit de cette maniere-là, puiſqu'il vous a parlé d'un ton ſi différent.

HERMOCRATE.

Et comment vous a-t-il parlé?

DARÉS.

Seigneur, je ne puis pas vous le dire; car je vois bien qu'il faut que j'aye mal entendu.

HERMOCRATE.

Mal entendu !

DARÉS.

Oui. Si vous ſaviés combien j'ai de choſes dans l'eſprit, de combien d'affaires j'ai la tête chargée, il n'eſt pas étonnant que j'aye quelquefois des diſtractions, que j'entende un mot pour l'autre ; à tout cela il n'eſt queſtion que de quelques mots.

HERMOCRATE.

De quelques mots qui ſont préciſément le oui & le non ; & certainement comme je vous avois intéreſſé à mon affaire, vous les avés bien écoutés.

DARÈS.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Argaleon eſt un homme d'honneur, d'une probité exacte, qui ne manqueroit pas à ſa parole. Il ne l'a pas donnée puiſqu'il le dit.

HERMOCRATE.

Vil Courtisan! Car enfin la patience m'échape.

DARÉS.

Je ne vous le conseille pas, il n'y feroit pas bon pour vous.

HERMOCRATE.

Je te tuerai tout-à-l'heure, & en arrive ce qu'il pourra, si tu ne me dis pourquoi Argaleon a changé.

DARÉS.

Je vous jure que je n'en sai rien.

HERMOCRATE.

Qui a-t-il vû depuis que tu l'as quitté ?

DARÉS.

Il n'a vû qu'un nommé Lisippe que j'ai introduit chés lui, qui lui a parlé seul-à-seul, & sans que j'aie sû de quoi il s'agissoit. D'ailleurs ce Lisippe est un homme que je ne connois que de nom, & un peu de vûe. A l'heure qu'il est on le garde, & il ne voit personne.

HERMOCRATE.

Excusés mon emportement, il n'eſt que trop légitime, il eſt queſtion ici de tout pour moi. Je ſens que vous me dites vrai préſentement ; ce Liſippe eſt venu ſans doute faire à Argaleon quelque propoſition de mariage pour la Princeſſe ?

DARÉS.

Cela ſe pourroit bien, je le crois comme vous. Argaleon a même défendu à ce Liſippe que j'ai introduit de me parler de rien ; & Argaleon de ſon côté garde avec moi un profond ſilence, contre ſon ordinaire.

HERMOCRATE.

Cela n'empêche pas que vous ne ſoyés toujours le ſeul homme en qui il ſe confie, mon cher Darés ; promettés-moi de me ſervir, je ne mets point de bornes à ma reconnoiſſance.

DARÉS.

Je ferai de mon mieux, quoique. . . .

HERMOCRATE.

Oubliés cela, je vous en conjure ; il

eſt vrai que je ſuis un peu vif, mais je ne le ſuis jamais tant que pour reconnoître les ſervices.

SCENE SECONDE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TELESILLE.

ET bien, Hermocrate, avés-vous tiré quelque éclairciſſement de Darés ?

HERMOCRATE.

Très-peu de choſe. Entre le temps où il a vû Argaleon, qui certainement avoit conſenti de bonne grace, & le moment où je ſuis entré chés lui, & ai été ſi mal reçu, Argaleon n'a vû qu'un nommé Liſippe, homme de peu, qui l'aura fait changer par quelque vûe de mariage qu'il lui aura donnée pour vous. Il n'eſt pas poſſible que cela ſoit autrement; j'irois bien vîte dans ce moment-ci trouver ce Liſippe, & de gré ou de force, je le ferois parler, & en

ſaurois davantage ; mais perſonne ne lui parle, on ne le voit point.

TELESILLE.

Hermocrate, nous voilà ſéparés pour jamais.

HERMOCRATE.

Pourquoi me prononcés-vous ces cruelles paroles ? Je n'ai pas la force de ſoutenir cette idée, je me la diſſimule, & je tâche à retenir, malgré toutes les apparences contraires, quelque foible reſte d'eſpérance.

TELESILLE.

Nous ne nous verrons plus. Je ſens quelle eſt ma deſtinée, j'y reconnois même la juſtice des Dieux, quoique ſévére. La fille d'Argaleon ne mérite pas d'être heureuſe ; & vous, Hermocrate, ces mêmes Dieux qui aiment la vertu, ne veulent pas vous laiſſer unir à la fille d'Argaleon.

HERMOCRATE.

Madame, vous me confondés, quand vous vous regardés comme une criminelle, & que vous me faites tant va-

loir. Je conviens que ma vie s'eſt paſſée juſqu'ici dans l'innocence : mais quelles preuves de vertu ai-je données? Je n'en ai reconnu les ſemences dans mon cœur qu'à la vive paſſion que j'ai priſe pour vous ; le peu que je vaux tient entierement à mon amour. Le deſir de vous plaire, la joie de m'en pouvoir flatter m'animoient, m'élevoient au-deſſus de moi-même ; je pers tout ſi je vous pers.

TELESILLE.

Hélas ! vous perdés moins que moi ; vous ſurmontiés des obſtacles pour unir votre deſtinée à la mienne, & des obſtacles qui devoient aſſés légitimement vous arrêter ; & peut-être ai-je eu tort de ne vous les pas repréſenter plus fortement, de permettre que vous les ſurmontaſſiés ; peut-être ai-je été ſéduite par les ſentimens de mon cœur, qui me parloit trop pour vous. Mais moi je ne ſurmontois rien ; au contraire, tout me portoit vers vous, vous étiés l'aſile où je me réfugiois contre tout ce que je vois ici, contre tout ce qui m'environne ; j'allois trouver un air pur, des ſentimens conformes aux miens, la vie

que je puis croire que je méritois. Vous pourrés vous consoler par la pensée de ce que vous eût coûté la malheureuse Telesille, moi à qui vous faisiés un bonheur que je n'achetois par rien : puis-je jamais me consoler ?

HERMOCRATE.

Non, vous n'avés pas l'injustice de croire ce que vous dites ; vous ne me croyés pas capable de me consoler jamais.

TELESILLE.

Je le crains du moins, & je vous demande pardon d'un sentiment si injuste. De quoi me servira que vous soyés éternellement affligé aussi-bien que moi ? Je veux pourtant malgré moi pouvoir me flatter de la durée de votre douleur.

HERMOCRATE.

Vous ne le pouvés que trop. Je ne veux point de la vie sans vous, & on est toujours maître d'en sortir.

TELESILLE.

Ah ! Hermocrate....

HERMOCRATE.

Non, Madame, je ne précipiterai rien, j'agirai auparavant. Il faut savoir qui est celui à qui Argaleon vous destine.

TELESILLE.

Hélas ! c'est quelqu'un qui lui convient ; & quelle circonstance dans mon malheur ! Un homme qui sera dévoué à Argaleon, qui appuyera son pouvoir par toutes sortes de voies, qui ne songera qu'à lui succeder, est celui qu'on préfere à Hermocrate ; & sans doute on le préfere par ces endroits-là. C'est celui qu'on me donne au lieu d'Hermocrate. Quelle différence, grands Dieux ! De quelle vertu n'aurai-je pas besoin, & quels torrens de larmes me coûtera une vertu si pénible & si forcée !

HERMOCRATE.

Quoi ! vous accepterés cet indigne époux ?

TELESILLE.

Vous pouvés bien compter que j'apporterai toute la résistance que mon devoir me permettra ; je n'ai à craindre

que d'en paſſer les bornes; mais ſi enfin.......

HERMOCRATE.

Non, vous ne ſerés point ainſi ſacrifiée, vous ne le ſerés point.

TELESILLE.

Et quels moyens avés-vous pour vous y oppoſer ?

HERMOCRATE.

Je ne ſai; mais j'ai un amour, & je me ſens un courage qui m'en fourniront.

TELESILLE.

Je n'eſpere rien de votre courage, & je crains tout de votre amour. Que pouvés-vous ici, Etranger, ſans amis, dénué de tout? Vous ne ferés que me cauſer de nouvelles larmes encore plus ameres. Argaleon eſt tout puiſſant, & vous ſavés combien il eſt terrible dans ſa fureur.

HERMOCRATE.

Il n'eſt pas ſi terrible que timide. Lui & ſes pareils, ils craignent encore plus

qu'ils ne ſont craints ; & moins on les craint, moins ils ſont à craindre. Un homme ſeul qui parlera d'un certain ton, peut les faire trembler.

TELESILLE.

Au nom des Dieux, Hermocrate, conduiſés-vous avec une extrême circonſpection, pliés ſous les premiers emportemens de mon pere, diſſimulés & attendés les occaſions favorables d'agir. Nous ne ſommes pas encore aſſés inſtruits de toutes les circonſtances de notre malheur ; tâchés de les découvrir, ſoit par Darés, ſoit par ce Liſippe.

HERMOCRATE.

Croyés-vous qu'il ſoit néceſſaire de me rien recommander ?

TELESILLE.

Je crois bien que je vous dis des choſes inutiles. Trouvés-vous cependant qu'elles le ſoient tout-à-fait ? Ne vous prouvent-elles rien ?

HERMOCRATE.

Divine Teleſille....

TELESILLE.

Allés, ne me répondés point. Il n'eſt pas à propos qu'on nous voye ſi long-temps enſemble. Je veux pourtant vous dire encore que je ſuis fâchée d'avoir autant d'intérêt de n'être pas à l'odieux époux qu'on me deſtine. Vous pourriés croire que je ſonge principalement à détourner un coup ſi affreux ; mais non, ce qui domine dans mon cœur, c'eſt la crainte de vous perdre.

HERMOCRATE.

Que je ſerois heureux, ſi je verſois tout mon ſang. . . . . .

TELESILLE.

Allés, vous vous arrêtés trop. Que ma malheureuſe ſituation ne vous faſſe point douter de la pureté de mes ſentimens; imaginés ceux que vous pourriés deſirer, & ſoyés ſûr que vous les trouvés.

HERMOCRATE.

Soyés bien ſûre que jamais un cœur n'a été ſi rempli, ſi occupé, ſi charmé...

TELESILLE.

Allés, vous ferés caufe de quelque inconvénient. J'entens mon pere qui vient, il faut que vous l'évitiés.

SCENE TROISIÉME.

ARGALEON, TELESILLE.

ARGALEON.

MA fille, Hermocrate fort d'avec vous. Je vous ai laiffé jufqu'à préfent la liberté de le voir autant que vous avés voulu ; elle ne tiroit pas à conféquence, mais elle y tireroit préfentement ; il n'eft plus à propos que vous le voyiés.

TELESILLE.

Seigneur, ce qui eft entre Hermocrate & moi, n'eft point de nature à vous devoir être caché. J'ai pris beaucoup d'eftime pour lui, & je crois que perfonne ne lui en refufe. J'ai eu de la peine à confentir qu'il me fît deman-

der à vous par Darés, quoique je ne préviſſe aucune difficulté de votre part ; le deſſein d'Hermocrate devoit vous convenir, & rien ne le traverſoit d'ailleurs. Auſſi Darés rapporta-t-il une réponſe très-favorable ; Hermocrate s'en tient là, & ne vous croit point capable d'un manquement de parole.

ARGALEON.

Qu'il m'en croye capable ou non ; je ne m'en embarraſſe guére ; je n'ai point à lui rendre compte de mes actions. Le fait eſt que vous ne l'épouſerés point.

TELESILLE.

Seigneur, vous me frappés de la plus vive douleur. Je ne vous diſſimule point que j'ai été touchée des ſentimens d'Hermocrate pour moi. Mon cœur s'eſt peut-être trop engagé ; mais enfin. . . .

ARGALEON.

Je comprens bien tout le romaneſque qui ſe ſera mis entre vous deux ; de petites cervelles comme les vôtres s'enflamment facilement ; mais elles ſe

guériſſent

guérissent facilement aussi. Après quelques larmes, quelques soupirs, qui ont donné cours aux mauvaises humeurs, il n'y paroît plus.

TELESILLE.

Ne méprisés point mes larmes & mes soupirs, ils partent du fond de mon cœur. Souffrés, Seigneur, que je me jette à vos genoux. J'ai toujours senti que je n'avois pas le bonheur de vous plaire, que vous n'aviés pas pour moi toute la tendresse qu'une fille peut attendre d'un pere. Je n'espererois pas obtenir de vous une grace peu importante pour moi, & qui n'iroit qu'à me procurer quelque agrément dans ma vie, dont je me pourrois passer aisément. Je n'aurois pas la hardiesse de vous en importuner. Mais celle que je vous demande ici est d'une autre nature, il n'y va pas de moins que de ma vie.

ARGALEON.

Il y va de la mienne aussi à exécuter mon dessein.

TELESILLE.

Comment, Seigneur!

ARGALEON.

Oui, il y va de ma vie à te donner à celui que je te destine. Il me la sauve à cette condition.

TELESILLE

En se relevant & s'en allant.

C'en est assés ; je l'épouserai, si je vis.

SCENE QUATRIÉME.

ARGALEON.

VOilà donc qui est fait. J'avois bien cru que la petite difficulté que je trouvois en chemin, ne m'arrêteroit pas. Je me défais de ma fille, c'est déja un grand bien ; j'en étois embarrassé, mais de plus elle me vaut 600000 francs. Par Jupiter, je ne l'évaluois pas une si grosse somme. Qu'on fasse entrer Lisippe.

SCENE CINQUIÉME.

ARGALEON, LISIPPE.

ARGALEON.

LIsippe, tu es le plus heureux de tous les hommes ; je prens ton secret que je trouve bon, toutes réflexions faites. Je t'ai dit que je t'en donnerois beaucoup plus que tu ne demandois ; je te donne ma fille en mariage.

LISIPPE.

La Princesse ?

ARGALEON.

Oui, la Princesse.

LISIPPE.

Avec les 600000 francs ?

ARGALEON.

Non. Mais tu comprens bien qu'elle vaut mieux.

LISIPPE.

Je connois de réputation ſa grande beauté, ſes charmes; mais......

ARGALEON.

Je ne te parle pas de ſa beauté, ni de ſes charmes, je ne fais pas grand cas de tout cela non plus que toi; mais elle eſt ma fille unique, & ma ſucceſſion vaudra bien 600000 francs; qu'en penſes-tu?

LISIPPE.

Eh! Seigneur, en conſcience ſuis-je fait pour épouſer la Princeſſe?

ARGALEON.

Pourquoi non? Tu n'es pas d'une grande naiſſance, mais tu es un homme libre une fois; entre des Grecs il ne s'agit que de cela, ils ſont égaux dès qu'ils ſont libres; je ne ſuis pas orgueilleux moi, quoiqu'on diſe tant que je le ſuis.

LISIPPE.

Je vois que vous ne l'ètes que trop peu; mais moi je le ſerois trop,

j'époufois la Princeffe, on fe moqueroit de moi. Voilà un plaifant vifage, diroit-on, pour être le mari de la Princeffe Telefille. Nos Mefféniens font furieufement malins, ils me montreroient au doigt par les rues, & puis les chanfons.

ARGALEON.

Ils en font bien contre moi; mais je punirai les tiennes avec les miennes, & auffi févérement.

LISIPPE.

Nous ne fommes point du tout faits l'un pour l'autre, la Princeffe & moi; nous ne parlons feulement pas la même Langue; elle a un certain langage du grand monde que je n'entendrois pas.

ARGALEON.

Il eft vrai qu'elle eft quelquefois un peu fublime, & je ne l'en eftime pas davantage; mais tu t'accoutumeras bientôt à fon ftile; & enfin fi tu ne l'entens pas, elle t'entendra bien, toi, & ce fera à elle à t'entendre, car tu feras le maître.

LISIPPE.

Le Maître ? Non, Seigneur, voilà le plus fâcheux, je ne le ſerai point. Elle me regardera toujours du haut en bas, me traitera comme un pauvre diable que je ſuis ; je n'oſerai pas ſouffler devant elle, encore moins la gronder. Imaginés-vous ſi c'eſt vivre, que de n'oſer gronder ſa femme. Il n'y a rien qui amuſe tant dans un ménage ; & ſans cela on s'ennuyeroit à mourir. Encore, encore autre choſe, mais je ſuis embarraſſé à vous le dire, le reſpect.....

ARGALEON.

Dis, dis, je te le permets.

LISIPPE.

En me mariant, je ſerois bien aiſe d'avoir des petits Liſippes : or pour les avoir il y a une certaine façon ; je ne ſai pas comment je m'y prendrois avec la Princeſſe.

ARGALEON.

Tu t'y prendrois comme avec une

autre ; il n'y a point de façon particuliere pour les Princeſſes.

LISIPPE.

Je m'entens bien ; c'eſt que je ne pourrai jamais avoir avec elle l'audace, l'inſolence ...... Non, je ne l'aurois jamais ; & puis, ſuppoſé que je l'euſſe, je vois d'ici la Princeſſe qui prendroit des airs ſi dédaigneux ...... Adieu la lignée des Liſippes.

ARGALEON.

Les Princeſſes ne ſont point ſi dédaigneuſes que tu dis. Combien en vois-tu, ou d'autres grandes Dames, qui ne dédaignent pas même des Eſclaves ?

LISIPPE.

Oh ! quand ce ſera par fantaiſie, bon ; mais par devoir, elles n'en feroient rien. Et cela eſt ſi vrai, que je gage que le lendemain du mariage de la Princeſſe avec le malheureux Liſippe, elle auroit une fantaiſie.

ARGALEON.

Tu ne la connois pas, c'eſt une merveilleuſe qui ſe pique de beaux ſentimens.

LISIPPE.

A la bonne heure, il lui faudroit quelqu'un pour ſes beaux ſentimens, car pour moi je n'en ai point. Elle ne feroit non plus de conſcience de m'enjoliver le front de ce que vous ſavés, que de boire un verre d'eau. Ils diroient entr'eux, le Monſieur & elle : ce gueux-là le mérite bien ; ils en feroient des gorges chaudes ; & ce qui eſt encore le pis, ils ne ſe cacheroient pas ſeulement de moi. Que diable leur ferois-je ? Ce ſeroit un beau perſonnage que je jouerois là. Je conviens que de plus honnêtes gens que moi le jouent bien ; mais j'y ai de la répugnance, & une grande répugnance. Je ne ſai où je l'ai priſe, ce n'eſt pas dans les exemples ; mais enfin pour rien au monde je ne voudrois haſarder le paquet.

ARGALEON.

On dit pourtant que tu veux te marier avec une Erinne.

LISIPPE.

Il eſt vrai, Seigneur ; mais pour celle-là je la rangerai bien, elle n'eſt

pas Princeſſe. Elle eſt plus petite devant moi, ſi ce n'eſt quelquefois quand elle eſt dans ſes húmeurs.

ARGALEON.

Tu la compares à ma fille?

LISIPPE.

Je la préfere, Seigneur. Premierement je l'aime; il n'y a point là de tous ces beaux ſentimens que je n'entens pas, mais je l'aime. Après cela, je lui ai promis parole d'honneur que je l'épouſerois: elle ſoutient qu'il eſt temps que je lui tienne ma promeſſe; & ſi je lui manquois, c'eſt une Créature à me tuer de ſa main. Je vous dirai bien plus, Seigneur, car il ne s'agit pas préſentement de faire la petite bouche, ſi j'avois l'honneur & le malheur d'être le mari de Teleſille, je ne la croirois pas en ſûreté.

ARGALEON.

Ce ſeroit-là un malheur que je ne craindrois guére.

LISIPPE.

Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, 600000

francs, je vous en conjure, & point de Princeſſe.

ARGALEON.

Ecoute. Il y a long-temps que je te laiſſe faire tes raiſonnemens très-bourgeois & très-plats ; ils m'ont diverti quelques momens, mais à la fin ils me laſſent ; tu vivras avec ma fille, & elle avec toi, comme vous l'entendrés tous deux, je ne m'en mets guére en peine, & ce qui ſe paſſera dans l'intérieur de ta maiſon m'importe fort peu. Il me ſuffit, & à toi auſſi, que tu ſeras mon gendre, que tu ſuccéderas à ma place, & hériteras de mes biens, & tu ſeras récompenſé de reſte.

LISIPPE.

Succéder à votre place, Seigneur ! Vous connoiſſés par vous-même les grands talens qui ſont néceſſaires pour le Gouvernement ; je n'en ai aucun.

ARGALEON.

Il n'en faut pas tant que tu penſes, ſur-tout quand le branle eſt une fois donné, cela va tout ſeul : je te laiſſerai les Meſſeniens bien ſoumis, & en

tout cas tu n'auras qu'à leur montrer les dents.

LISIPPE.

Je ſuis le meilleur garçon du monde.

ARGALEON.

Tu pourras l'être tant que tu voudras. Ils ne ſe révolteront pas contre toi, puiſque ſi tu m'as donné le ſecret, toi qui en es l'inventeur....

LISIPPE.

Seigneur ......

ARGALEON.

Tu héſites, tu t'embarraſſes! Quoi, maraut, tu me viens donner un ſecret, tu me le fais payer bien cher, & tu ne le crois pas aſſés bon pour t'en ſervir toi-même?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas cela, Seigneur. C'eſt que je fais réfléxion que j'aurai beau être muni du ſecret, les Meſſeniens auront beau être tranquiles, ſi les voiſins me font la guerre, je ne ſaurai où me mettre. Ils ne vous attaqueront pas

ſi aiſément, vous qui ètes brave comme un Achille; mais moi on me connoît, ces diables de voiſins ſentiront bientôt le défaut de la cuiraſſe, & en abuſeront.

ARGALEON.

Et ſi nous avions la guerre aujourd'hui, ne faudroit-il pas que tu y allaſſes? Ne t'enrolleroit-on pas comme un autre?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas de même, on eſt dans la foule, on ſe dérobe, on s'enfuit. Mais ſi j'étois à la tête, j'y ferois une mauvaiſe figure, je ne manquerois pas de donner quelque mauvais exemple.

ARGALEON.

Tu feras la guerre par des Généraux, comme tant de braves Princes; tu ſeras encore plus en ſûreté que ſi tu étois ſimple ſoldat. Tu vois bien que toutes tes raiſons ne valent rien, tu n'as plus rien à répliquer. Tu épouſeras ma fille; viens me trouver dans un petit quart-d'heure, & je te menerai chés elle pour te préſenter en qualité de mari.

SCENE SIXIÉME.

LISIPPE.

ME voilà bien loti ! Voilà un beau fruit d'un trait d'invention que je croyois ſi admirable, & dont je me ſavois ſi bon gré ! J'aurai une Princeſſe qui me fera enrager, & un Gouvernement dont je ſuis incapable, qui me rendra ridicule, & m'attirera des accidens fâcheux. Les trois Euménides m'étoient bien entrées dans le corps, quand je ſuis venu me mêler des affaires d'Argaleon. Que ne le laiſſois-je démêler ſes fuſées comme il auroit voulu ? Il ne faut point de commerce avec ces gens-là ; & ſi je pouvois ſortir de ceci, oh qu'on ne m'y rattraperoit pas ! Mais je ne vois point du tout comment en ſortir. Mon idée n'a que trop ſaiſi Argaleon ; mais il ſe laiſſeroït plutôt écorcher vif, que de me la payer en argent ; & malheureuſement encore il ne m'en ſauroit donner peu, car je le quitterois pour

rien à l'heure qu'il eſt. Il a trouvé ce diabolique expédient de me donner ſa fille, dont il ne ſe ſoucie point ; & c'eſt ce que je n'avois point prévû, ni pû prévoir. Allons, ſuivons ma triſte aventure juſqu'au bout, mais ayant toujours l'œil au guet, pour tâcher d'échapper, s'il eſt poſſible.



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

TELESILLE.

JE ne reverrai plus Hermocrate; & je vais voir celui à qui je ſuis deſtinée, & à qui je ne puis me refuſer. Mon pere dit qu'il y va de ſa vie. Peut-être...... Mais enfin il le dit, il ne m'eſt pas permis de ne pas ſuppoſer de la vérité dans ce diſcours. Je ne verrai plus Hermocrate, & je vais être unie à un autre auſſi digne, ſans doute, de mon mépris & de ma haine, qu'Hermocrate l'étoit de mon eſtime & de mon amour. Que fais-tu maintenant, malheureux Hermocrate? Dans quelles douleurs je te vois plongé! Ah! je ne t'en ſouhaite pas une pareille à la mienne. L'inſtant approche, le plus cruel de tous les inſtans de ma vie, celui qui me va porter le coup mortel. Dieux!

eſt-ce ainſi que vous récompenſés des ſentimens que nous avions lieu de croire vertueux ? L'innocence de notre amour, nos deſſeins pour la liberté de Meſſene, n'ont donc pas mérité vos faveurs ? Du moins ne me refuſés pas celle d'une prompte mort qui termine mes tourmens.

SCENE SECONDE.

ARGALEON, TELESILLE, LISIPPE.

ARGALEON.

MA fille, voici celui à qui je vous ai engagée. C'eſt un de nos Citoyens de Meſſene, Liſippe.

TELESILLE.

Liſippe ! Je ne connoiſſois point ce nom-là.

ARGALEON.

Ce nom-là deviendra bientôt fameux par celui qui le porte ; aſſurément

ment il eſt homme d'eſprit. Je t'ai dit qu'il me ſauvoit la vie, rien n'eſt plus vrai; il m'a donné un ſecret infaillible qu'il a imaginé pour découvrir toutes les conjurations qui ſe feroient contre moi. Je défie préſentement les Meſſeniens de rien entreprendre. N'en es-tu pas tranſportée de joie?

TELESILLE.

Seigneur, je ſuis ravie de vous voir en ſûreté.

ARGALEON.

Ce qui me plaît du moyen qu'il m'a donné, & ce qui te plaira auſſi, c'eſt que ce ne ſont point des précautions d'éclat, violentes, odieuſes, capables de révolter encore; ce ſont des précautions inſenſibles, douces, dont perſonne ne s'appercevra, & qui contiendront pourtant tout le monde.

TELESILLE.

Cela eſt beau, s'il eſt vrai.

ARGALEON.

Il eſt vrai & très-ſolide. Je ne ſerois

pas homme à donner dans une viſion. Je ne pouvois trop récompenſer l'incomparable inventeur d'un ſecret qui m'étoit ſi néceſſaire, & que je n'euſſe cependant jamais eſperé. Je n'ai rien de plus précieux que toi, ma fille, & je te donne à lui. Approchés, Liſippe, je vous laiſſe avec la Princeſſe; vous avés trop d'eſprit pour ne pas trouver le moyen de lui plaire; & vous, ma fille, vous ètes trop bien née pour manquer à votre devoir.

SCENE TROISIÉME.

TELESILLE, LISIPPE.

TELESILLE *bas.*

OH! le haïſſable homme!

LISIPPE *bas.*

Oh! qu'elle eſt belle!

TELESILLE *bas.*

Mon cher Hermocrate!

LISIPPE.

(*bas*) Erinne n'eſt qu'un chiffon. (*haut*) Madame...... (*bas*) Je ne ſuis point accoutumé à ces ſortes de perſonnes-là. (*haut*) Madame......... (*bas*) Quelle mine elle me fait ! cela déconcerte. (*haut*) Madame, vous voyés bien que je ſuis fort embarraſſé.

TELESILLE.

Je vous donnerai tant de temps que vous voudrés pour vous remettre, rien ne preſſe.

LISIPPE.

Vous avés bien de la bonté..... (*bas*) Je crois que cela n'ira pas ſi mal. (*haut*) Madame, j'ai été aſſés heureux pour rendre au Prince Argalcon un ſervice aſſés conſidérable.

TELESILLE.

J'en ſuis bien aiſe ; mais pourquoi faut-il que j'en ſois la récompenſe ?

LISIPPE.

C'eſt un Prince très-touché des ſervices qu'on lui rend. Il a l'ame ſi belle !

TELESILLE.

Beaucoup trop belle. Il pouvoit vous faire d'ailleurs assés de bien.

LISIPPE.

On ne peut pas blâmer un Prince d'être trop généreux, & de récompenser trop magnifiquement. (*bas*) Je crois qu'à la fin je vais parler comme il faut.

TELESILLE.

Vous ne deviés pas abuser de sa générosité, & me demander à lui pour le payement du service que vous lui rendiés.

LISIPPE.

Ah! Madame, c'est sur cela qu'on ne peut lui donner assés de louanges. Il s'en est avisé de lui-même, de son propre mouvement. Les Princes n'ont guére de propres mouvemens si généreux.

TELESILLE.

Quoi! ce n'est pas vous qui m'avés demandée?

LISIPPE.

Non, Madame, en conſcience je n'y penſois pas. Ç'a été Argaleon, qui dans un tranſport de reconnoiſſance a eu cette penſée. Je n'étois pas aſſés fou, aſſés téméraire......

TELESILLE.

Vous l'ètes du moins aſſés pour m'accepter.

LISIPPE.

Ce n'eſt pas de même. Après cela je vous dirois bien...... Mais non, cela ne ſeroit pas à propos.

TELESILLE.

Dites tout, Liſippe, je le veux.

LISIPPE.

Non, non, Madame, vous y trouveriés peut-être votre compte en un ſens, mais en un autre cela vous déplairoit. Il y a de certains chapitres ſur quoi les Dames, & ſur-tout les grandes Dames, ſont ſi délicates, ſi aiſées à bleſſer......

TELESILLE.

Je ne ſuis point comme ces grandes Dames-là ; dites.

LISIPPE.

Mais vous n'en parlerés jamais à perſonne, non pas même à moi ; c'eſt-à-dire, vous ne me le reprocherés point.

TELESILLE.

Je n'aurai garde de vous reprocher une choſe que j'ai tant de peine à obtenir de vous.

LISIPPE.

Et bien, puiſqu'il faut vous le dire, je vous ai refuſée aſſés long-temps. Ne vous en fâchés point, je vous en ſupplie. Je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir, & je ſentois, entre vous & moi, une certaine diſproportion qui me choquoit.

TELESILLE.

Eh! que ne m'avés-vous toujours refuſée?

LISIPPE.

Auſſi ai-je fait. Mais le Prince a per-

ſiſté d'autorité abſolue à vouloir ce mariage. Quand il m'a amené ici, en vérité j'y venois quaſi la corde au col. Je vous demande mille pardons ; il me ſemble que je vous manque de reſpect ; mais je ſuis accoutumé à de certaines expreſſions populaires & naïves.

TELESILLE.

Vous ne m'offenſés point ; tout au contraire, je ſuis très-contente de vous, vous me paroiſſés un honnête homme. Liſippe, accordés-moi une grace, qui me touchera infiniment. Continués à me refuſer.

LISIPPE.

Tout ce que j'y pouvois faire eſt fait. J'ai dit de vous pis que pendre, ſeulement par conjecture ; car je ne vous connoiſſois point. J'ai repréſenté, excuſés la liberté exceſſive, les petits accidens domeſtiques dont je me tenois ſûr avec vous, & dont je ne voulois point tâter. Enfin, que n'ai-je point dit ? Je voudrois que vous m'euſſiés entendu. Tout cela n'a rien produit, il eſt demeuré ferme comme un roc. Il

eſt furieuſement reconnoiſſant quand il s'y met.

TELESILLE.

Ne vous découragés point, mon cher Liſippe ; continués, je vous en ſupplie, comme vous avés commencé, je vous en aurai une obligation éternelle. Vous me le promettés ?

LISIPPE.

Je vous l'aurois promis bien volontiers il n'y a que quelques momens ; mais à l'heure qu'il eſt je ne m'y ſens plus tout-à-fait ſi diſpoſé.

TELESILLE.

Eſt-ce que vous prétendés me dire des galanteries ? Eh ! fi, Liſippe, vous n'y ſongés pas.

LISIPPE.

Je ne ſuis point galant, ce n'eſt point là mon métier ; mais il eſt pourtant vrai .....

TELESILLE.

J'imagine un moyen de faire appuyer vos refus auprès de mon pere, il y donnera

nera les mains ; & quand nous aurons réussi, vous pouvés compter que je suis du moins aussi reconnoissante que mon pere.

LISIPPE.

Vous ne pourriés pas l'être autant.

TELESILLE.

Comment l'entendés-vous ? Je crois que vous voudriés faire encore l'agréable ?

LISIPPE.

Aux Dieux ne plaise, Madame, je n'y réussirois pas.

TELESILLE.

Tournés-vous donc d'un autre côté. Je deviendrai la meilleure de vos amies, & vous me trouverés toujours prête à vous servir dans toutes les occasions.

LISIPPE.

Beaucoup d'honneur, Madame ; mais s'il y avoit moyen.....

TELESILLE.

De quoi ?

LISIPPE.

De contenter le Prince.

TELESILLE.

Vous oseriés m'épouser ?

LISIPPE.

Je ne dis pas cela.

TELESILLE.

Je le crois, vous ètes trop sensé. Mon cher Lisippe, je suis persuadée que vous aurés égard à ma priere, & que vous ferés bien. J'attens tout de vous. Adieu. Venés me voir le plutôt que vous pourrés, & m'apprendre le succès de vos soins.

SCENE QUATRIÉME.

LISIPPE.

JE demeure plus embarrassé que jamais. Je ne l'avois jamais vûe, & je ne savois ce que je refusois en la refusant; ma foi c'est un friant morceau;

je me suis senti en la voyant tout changé, & j'ai trouvé que je n'avois pas eu raison. Manquer cela ! Ce seroit une grande sotise. Il est vrai qu'elle ne me paroît pas avoir grande envie de moi ; mais après tout elle est bonne créature, fort douce ; je ne sai pas où Argaleon l'a prise. Elle me disoit : Mon cher Lisippe, d'un ton si doux ! Il m'alloit au cœur. Je ferai encore semblant de la refuser, puisqu'elle le veut ; mais assurément Argaleon ne se rendra pas ; & puis je dirai à la Princesse : Madame, j'ai bien fait ce que j'ai pû, j'en suis au désespoir ; mais il faut que j'aye l'honneur de .... Enfin je lui ferai quelque petit discours bien tourné. De son côté elle fera de nécessité vertu, & s'accoutumera peu-à-peu à moi. Je ne suis point désagréable ; j'ai de l'esprit, je suis amusant, je la divertirai. Vous verrés qu'elle ne pourra plus se passer de moi. Il ne faut pas s'étonner pour quelques difficultés qu'on trouve d'abord en son chemin avec les Dames, ni pour quelques façons préliminaires, qui sont chés elles un cérémonial reglé. Eh ! parbleu, Erinne, qui n'est qu'une petite je ne sai qui, a bien fait

d'abord la mijorée avec moi pendant un temps. A propos d'Erinne, il eſt certain qu'elle fera un peu de vacarme; mais il n'y a que ſon premier feu à eſſuyer, après quoi la crainte de mon Beau-pere la contiendra. Ce Beau-pere-là n'entend pas raillerie. Et puis moi, qui ſerai grand Seigneur, j'en uſerai bien avec elle, je lui ferai des préſens; car enfin, il faut toujours avoir de l'honneur en toute ſa conduite, & même il me ſera facile de la marier à quelqu'autre qui ſera bien aiſe d'avoir ma faveur. Tout cela ne fait pas un petit pli; il n'y a que cette domination qui me reviendra après la mort du Beau-pere, dont je ne m'accommode pas trop. Mais pourquoi me déplaît-elle tant? Je ſerai très-bon homme; les Meſſeniens m'aimeront, & ils n'y auront pas grande peine au ſortir des griffes d'Argaleon; & puis le ſecret. En tout cas ſi tout ce tracas m'ennuie, ou s'il y a guerre, j'en ſerai quitte pour laiſſer tout là. Les Meſſeniens en ſeront très-contens, & très-contens auſſi que je me retire avec la caſſette du Beau-pere, qui ne ſera pas mauvaiſe; il ſe trouvera que j'aurai eu mon compte, & par-delà; de plus,

ma couche nuptiale ornée de quelque chofe de bien joli. Ma foi il n'y a pas à délibérer, je m'en vais bien vîte trouver Argaleon, faire ce que j'ai promis, & n'y point réuffir. Miféricorde! je vois Erinne.

SCENE CINQUIÉME.

LISIPPE, ERINNE.

ERINNE.

BOn jour, mon cher Lifippe. Que j'ai eu de peine à te trouver! La plupart des gens à qui je me fuis informée de toi ici, ne te connoiffent point. Il y a feulement deux ou trois Officiers du Tyran qui m'ont dit qu'il t'avoit donné de longues audiences dans un grand particulier, mais que pour toi on ne te voyoit point.

LISIPPE.

On me voit préfentement.

ERINNE.

Qu'eft-ce que tu veux dire? Je crois que tu fais l'important.

LISIPPE.

Tu as bien fait de ne pas venir plutôt.

ERINNE.

Eſt-ce que tu étois en priſon ? Car c'eſt-là tout ce qu'il y a à gagner ici. Ah ! que j'aurois été affligée !

LISIPPE.

Non, mais tu ne ſais pas comment ſe menent les affaires d'Etat. Il y a de certaines ſuretés, de certaines précautions à prendre.....

ERINNE.

Tu me fais trembler ; tout cela aboutira à te faire mettre dans une bonne priſon.

LISIPPE.

Ne crains rien. Mais je ne puis pas t'en dire davantage.

ERINNE.

Ouvre-moi ton cœur, je te prie ; mon cher Liſippe ; tu ſais que je t'adore, mon petit Liſippe : auras-tu les 500000 francs ?

LISIPPE.

Je les aurai en quelque façon.

ERINNE.

Il me ſemble qu'il n'y a que deux façons ; l'une, de les avoir ; l'autre, de ne les point avoir.

LISIPPE.

Cela eſt bientôt dit ; mais les choſes ne vont pas comme la tête. Quelquefois à la Cour on veut faire une affaire ; & au lieu de celle-là on en fait une autre qui vaut peut-être mieux. Au lieu d'une petite fortune qu'on ſe propoſoit, on ſe trouve porté je ne ſai comment à une plus grande à quoi on ne penſoit pas. C'eſt un drôle de pays que ce pays-ci.

ERINNE.

Quel galimatias eſt-ce-là ?

LISIPPE.

Quelquefois même quand on a fait plus de fortune qu'on ne penſoit, on en eſt fâché ; mais il faut prendre patience.

ERINNE.

C'eſt une patience bien aiſée à prendre. Mais que veux-tu dire?

LISIPPE.

En ce cas-là, quoique nous ſoyons fâchés, ceux qui s'intéreſſent à nous doivent être bien aiſes.

ERINNE.

Ah! maraut! double chien! tu me trompes! tu en épouſes une autre!

LISIPPE.

Erinne, ne t'emporte point. Je ſuis un homme d'honneur, tu ſeras contente de moi.

ERINNE.

Non, tu me trahis, tu épouſes quelqu'un qui fait ta fortune. Qu'auroient donc voulu dire tes chiennes de ſentences?

LISIPPE.

C'eſt qu'ici à la Cour on a l'eſprit extrêmement plein de réfléxions, on en fait à tout moment; car il y faut avoir

bon pied, bon œil. Et puis, à te dire le vrai, les réfléxions que je faisois avoient bien quelque petit rapport à moi, à ma situation présente.

ERINNE.

Dis-moi cette situation, si tu veux que je te croye.

LISIPPE.

Ce seroit un long narré que je ne puis te faire à présent; il faut que j'aille parler à Argaleon pour une affaire très-pressée. Adieu, Erinne.

ERINNE.

Non, non, demeure, tu n'échapperas pas ainsi. Quoi! tu aurois le front d'en épouser une autre, après....

LISIPPE.

Laisse-moi finir mon affaire, & dans quelques momens tu sauras la vérité de tout.

ERINNE.

Pourquoi m'abandonnes-tu, traître? Dis-le-moi tout-à-l'heure; tu ne me réponds rien?

LISIPPE.

Voici un Seigneur qui vient ici, & qui veut me parler. Adieu. (*bas*) Il a paru bien à propos pour me tirer d'embarras.

ERINNE.

Il te parlera devant moi, s'il veut; je ne te quitte point.

SCENE SIXIÉME.

DARÉS, LISIPPE, ERINNE.

DARÉS.

Lisippe, Argaleon vous demande.

LISIPPE *à Erinne.*

Je te le disois bien, tu vois que je ne mens pas.

ERINNE.

J'irai avec toi; je veux voir ce que c'est que tout ceci. Il y a quelque anguille sous roche.

DARÉS.

Qui eſt cette femme-là ?

LISIPPE.

C'eſt une femme avec qui j'ai quelques liaiſons d'amitié, quelques petits engagemens.

ERINNE.

Des petits engagemens, ſcélérat ! Ah ! Seigneur, je m'en vais vous conter.....

DARÉS.

Je n'ai pas le loiſir d'écouter ces ſortes d'hiſtoires-là ; je vois d'ici ce que c'eſt. Allés, Liſippe, ne faites pas attendre le Prince.

ERINNE.

Je te ſuivrai par-tout.

SCENE SEPTIÉME.

DARÉS.

CE nouveau venu que j'ai introduit ici me donne de l'inquiétude. Il inſtruit Argaleon à me faire des miſteres. Je n'ai jamais pû tirer de lui ce que c'étoit que ce ſecret contre les conjurations. Ce n'eſt pas là mon compte. Je crois qu'il s'entête de plus en plus de ce Compagnon-là : & que ſeroit-ce donc s'il devenoit le gendre de mon Maître? Il me joueroit bien vîte quelque mauvais tour. Je ſens qu'il me déplaît naturellement ; il eſt trop intriguant & trop adroit. J'ai fait pour un Courtiſan une lourde faute, de donner ici de l'accès à quelqu'un ; & qui diable auſſi ſe fût défié d'un homme comme celui-là? Mais le mal eſt fait, il faut tâcher d'y remedier, & traverſer ce beau mariage de Liſippe avec la Princeſſe. Heureuſement elle m'en eſt venue prier les larmes aux yeux ; je couvrirai mes intérêts des ſiens, & elle me ſera obli-

gée de tout ce que je ferai pour moi. Il eſt vrai que l'affaire eſt bien avancée, & que je ne crois point du tout ce que j'y pourrai faire. Mais il n'importe, on revient quelquefois de plus loin. Allons veiller à ce qui ſe paſſe, & ſaiſir les occaſions, s'il s'en préſente.



ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

HERMOCRATE.

AU nom des Dieux, Madame, daignés me parler un moment.

TELESILLE.

Il ne m'eſt plus permis. Laiſſés-moi mourir ſans avoir rien fait contre mon devoir.

HERMOCRATE.

Vous voyés l'état où je ſuis, & vous me refuſés un mot. Je ne ſai rien de ma deſtinée, depuis que vous m'avés fait ſavoir que Liſippe vous avoit promis de vous refuſer. L'a-t-il fait?

TELESILLE.

Je vous parlerois ſi j'avois cela à vous

dire ; je croirois devoir ce ſoulagement à votre douleur ; mais je ne puis vous parler pour l'augmenter.

HERMOCRATE.

Quoi ! Liſippe ?

TELESILLE.

Voyés ſi on ne vous obſerve point.,..: Liſippe ne m'a point refuſée, ou ſi foiblement, qu'enfin tout eſt perdu pour nous, mon cher Hermocrate.

HERMOCRATE.

Et vous y conſentés ?

TELESILLE.

Vous ne voyés pas que je meurs ! Allés, je n'ai plus rien à vous dire. Allés, & fuyés même pour jamais d'un lieu ſi funeſte ; mais conſervés la mémoire de la malheureuſe Teleſille. Elle vous aimoit.

HERMOCRATE.

Je ne puis vous parler moi-même. Je ſuis dans une agitation, dans un trouble..... Je pers Teleſille ; je n'ai plus d'eſpoir ! Mais Argaleon n'a pas

encore vû vos larmes, il n'y re...
pas.

TELESILLE.

Il eſt pour moi plus que pour Meſſene, le plus cruel de tous les ..... Ah ! quel mot a penſé m'échaper ! Vous l'auriés déſapprouvé vous-même. Allés, un pareil entretien ne peut plus être innocent pour moi ; allés, je vous en conjure, donnés-moi cette derniere marque de déférence ; je veux conſerver juſqu'au dernier ſoupir des ſentimens que vous trouviés vertueux, & qui me ſont d'autant plus chers qu'ils vous attachoient à moi.

HERMOCRATE.

Quoi ! cet attachement le plus vif, le plus tendre, le plus violent attachement du monde, qui devroit être favoriſé de tous les Dieux, n'aura qu'un ſuccès ſi fatal ? Madame, j'ai encore une vie à perdre, & j'en ferai uſage. On eſt bien fort quand on ne la ménage point.

TELESILLE.

Ah ! ſi vous m'aimés, je vous défens.....

ſens . . . . . Mais j'apperçois l'odieux Liſippe qui me cherche apparemment. Adieu, Hermocrate, adieu pour jamais. Gardés-vous bien de me ſuivre.

SCENE SECONDE.

HERMOCRATE, LISIPPE.

LISIPPE.

VOilà la Princeſſe avec un jeune homme bien fait, qu'elle quitte bruſquement dès qu'elle m'apperçoit, & elle eſt toute en pleurs ; il me ſemble que cela ne ſignifie rien de bon pour le futur & prochain mariage.

HERMOCRATE.

Approchés, Liſippe. Vous épouſés la Princeſſe ?

LISIPPE.

Je ne ſai quel intérêt vous y prenés, ni pourquoi . . . . .

HERMOCRATE.

Quel intérêt j'y prens ? Ecoutés-moi bien.

SCENE TROISIÉME.

HERMOCRATE, LISIPPE, ERINNE.

ERINNE.

EH ! je te retrouve donc ? Dis-moi enfin quelle trahiſon tu me fais.

LISIPPE.

Seigneur, il faut que je parle dans le moment à Erinne que vous voyés là. Erinne, il faut que je parle à ce brave Seigneur.

HERMOCRATE.

Non, Liſippe, vous m'écouterés. Je n'ai qu'un mot.

ERINNE.

Non, tu me répondras dans l'inſtant.

HERMOCRATE.

Laiſſés-nous un moment, Erinne ; je vous le rens auſſi-tôt.

ERINNE.

Seigneur, il veut nous échaper.

HERMOCRATE.

Je vous répons qu'il ne m'échapera pas. (*à Lisippe*) Vous voulés donc épouser la Princesse?

ERINNE.

La Princesse? Ah! je respire. Cela n'est pas possible.

HERMOCRATE.

Comment l'entendés-vous?

ERINNE.

J'entens qu'il n'épouse pas la Princesse. Eh! fi, ce seroit-là un bel assortiment. Vous me rafraîchissés bien le sang en m'apprenant cette nouvelle-là; il y a certainement du mal entendu.

HERMOCRATE.

Cela est ridicule, & n'est pourtant que trop vrai.

ERINNE.

Non, non, il n'en est rien. Parle

donc toi ; pourquoi ne dis-tu mot ?

LISIPPE.

Tu vois bien avec ton bon esprit....

HERMOCRATE.

Il vous trompe, il épouse la Princesse ; ce n'est pas-là la question.

LISIPPE.

Seigneur, vous savés qu'à la Cour on ne dit pas les choses qui ne sont point déclarées. Celle-là ne l'est point.

ERINNE.

Ah ! traître, il est donc vrai....

HERMOCRATE.

Un moment de patience, Erinne. (*à Lisippe*) Si vous ètes assés hardi pour persister dans cette pensée, vous ne mourrés que de ma main.

ERINNE.

Et de la mienne aussi, bien surement.

SCENE QUATRIÉME.

DARÉS, HERMOCRATE, LISIPPE, ERINNE.

LISIPPE.

SEigneur Darés, j'implore votre secours contre un Etranger que vous voyés, qui me menace de me tuer, sous prétexte que j'épouse la Princesse.

ERINNE.

Pourquoi ne me comptes-tu pas? Je te tuerai aussi. Tu avoues donc que tu épouses la Princesse?

DARÉS.

Seigneur, car je crois que c'est vous qui ètes le plus à craindre, je vous prie de songer qu'il faut respecter davantage le choix d'Argaleon.

ERINNE.

Ne mollissés pas, Seigneur, je vous en conjure.

HERMOCRATE.

Un pareil choix d'Argaleon n'eſt point à reſpecter ; & peut-être ſera-t-il bien aiſe lui-même de n'en avoir pas long-temps la honte. Enfin vous ſavés qu'il m'a promis la Princeſſe par votre bouche ; je ne ſuis point homme à ſouffrir un manque de parole.

ERINNE.

Seigneur, que je vous ſuis obligée ! Vous parlés divinement.

HERMOCRATE.

Liſippe me répondra de la parole d'Argaleon, je m'en prendrai à lui.

LISIPPE.

Hélas ! Seigneur, eſt-ce ma faute s'il vous l'avoit donnée ? Je ne le ſavois ſeulement pas.

DARÉS.

Seigneur, vous jugés bien que le gendre d'Argaleon en ſera protégé, & que ſa mort ſeroit bien vengée.

LISIPPE.

Je ne me ſoucie point d'être vengé ; je ne me ſoucie que d'être mort.

HERMOCRATE.

Et moi je ſerois vengé auſſi. J'ai des amis à Corinthe qui trouveroient bien le chemin de Meſſene, & à qui cet homme-là n'échaperoit pas.

ERINNE.

Tu le mériteras bien, infâme que tu es, & moi j'en ſerai à la joie de mon cœur.

LISIPPE.

Ma chere Erinne, ne m'inſulte point ; je t'aime toujours ; je ſens que je m'attendris pour toi plus que jamais.

ERINNE.

Oui, tu t'attendris, parce que tu meurs de peur. Tu t'es venu mettre là en beaux draps blancs pour me trahir.

DARÉS.

Erinne a raiſon. De quoi s'aviſoit auſſi un petit Bourgeois de Meſſene de

venir à la Cour avec un dessein aussi ambitieux que celui d'épouser la Princesse ? S'il s'en étoit ouvert à moi, qui l'introduisois, je l'aurois bien guéri de sa folie, & lui en aurois fait voir les conséquences ; mais il n'a eu garde ; il s'est bien caché de moi, & s'est conduit à sa fantaisie. Je l'ai laissé faire, parce que je ne suis point curieux d'entrer dans les manéges de Cour. Seigneur Lisippe, vous vous trouvés dans un petit embarras ; vous vous en tirerés bien, vous avés tant d'esprit !

LISIPPE.

Ah ! ne m'abandonnés pas, Seigneur Darés, vous ètes mon unique protecteur.

DARES.

Non, je ne le suis point. Vous avés fait votre affaire sans moi, je ne m'en mêle point.

HERMOCRATE.

Vous me faites un sensible plaisir, Darés, de retirer votre protection d'un fourbe, qui ne la méritoit pas.

ERINNE.

ERINNE.

Il en auroit abusé, comme il a fait d'un penchant un peu trop tendre que j'avois pour lui.

LISIPPE.

Hélas! me voilà bien maltraité, & je n'ai point de tort. Je voudrois être hors d'ici avec .... je ne dirai pas quoi, & ma pauvre Erinne.

ERINNE.

Avec ta pauvre Erinne ? Est-ce que tu t'imagines que je te reprendrois si facilement après ce que tu m'as fait?

DARÉS.

Mais, Seigneur, il me semble que Lisippe se met à la raison. Il veut bien quitter la partie; n'est-ce pas tout ce que vous desirés ?

HERMOCRATE.

Sans doute. Vous renoncés nettement à la Princesse, & vous le déclarerés tout-à-l'heure à Argaleon ?

LISIPPE.

J'y renonce nettement, & je le déclarerai tant que vous voudrés.

HERMOCRATE.

Tout est donc fini, je deviens le meilleur de vos amis à ce prix là.

LISIPPE.

Voilà une amitié bien sujette aux accidens; mais écoutés-moi, Seigneur, je ne vous répons pas qu'Argaleon s'en tienne à ma renonciation la plus nette, & qu'il ne me fasse pas épouser la Princesse malgré moi.

ERINNE.

Tu l'aurois donc ensorcelé?

HERMOCRATE.

Malheureux, vous prenés un tour pour vous dédire, un faux-fuyant. Va, souviens-toi de ce que je t'ai dit : ce sera de ma main.

LISIPPE.

J'en suis assés fâché, Seigneur; mais il y a de certaines occasions où l'on

n'eſt point le maître de ne point épouſer.

HERMOCRATE.

Comment donc ? Que veut dire ce maraut-là ?

DARES.

Seigneur, il y a dans tout ceci quelque choſe que je n'entens point.

LISIPPE.

Ah ! oui, il y a quelque choſe.

HERMOCRATE.

Dis-le-nous donc tout-à-l'heure.

LISIPPE.

Attendés que j'y faſſe un peu réfléxion. Je ne le puis dire qu'au Seigneur Darés en particulier. Il ſaura au vrai où j'en ſuis, & il verra que je ſuis un pauvre garçon injuſtement accablé.

DARES.

Darés & Liſippe ſe retirent un peu à l'écart.

Venés donc pour me parler.

LISIPPE.

Seigneur Darés, j'ai donné au Prince un ſecret admirable contre les conjurations, & qui l'a ravi. Je ne ſongeois non plus à lui demander la Princeſſe pour récompenſe qu'à m'aller pendre; je lui demandois ſeulement 600800 francs, dont j'en deſtinois cent à avoir l'honneur de vous marquer ma très-humble reconnoiſſance. Argaleon ne lâche pas volontiers ſon argent, & je ne l'en blâme pas; mais il a trouvé l'invention de me donner la Princeſſe au lieu d'argent.

DARÉS.

Il n'y a pas grande difficulté à cela. Vous ne voulés point de la Princeſſe réſolument, il en eſt quitte après vous l'avoir offerte; vous vous retirerés avec le plaiſir de lui avoir rendu gratuitement un grand ſervice.

HERMOCRATE.

Je meurs d'impatience de ſavoir le réſultat de cette converſation.

ERINNE.

Moi, je ſuis plus morte que vive.

LISIPPE.

Il faut qu'Argaleon me donne. Poſés cela en fait.

DARES.

Il le faut? Eſt-ce que vous lui ferés la loi?

LISIPPE.

Quand je dis qu'il le faut, j'entens qu'il le veut, & le voudroit même en dépit de moi.

DARES.

Et bien, il vous donnera peu. Cela facilitera l'affaire ....

LISIPPE.

Il ne peut vouloir me donner que beaucoup, l'équivalent de la Princeſſe, poſés encore cela en fait. Autrement, il ne me l'eût pas offerte au lieu d'une petite ſomme, & même je refuſois d'abord la Princeſſe abſolument.

HERMOCRATE.

Ils ne finiſſent point.

ERINNE.

Voilà un furieux verbiage.

DARÉS.

Mais comment avés-vous mis Argaleon dans la néceſſité d'une alternative ſi fâcheuſe?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas ma faute ; mais il vous le dira, il a toute confiance en vous.

DARÉS.

Vous épouſerés la Princeſſe, ſi vous ne me le dites.

LISIPPE.

Je l'épouſerois plutôt ; il y va de ma tête.

DARES.

Du moins quel eſt le ſecret que vous avés donné à Argaleon?

LISIPPE.

Vous le ſaurés de lui ; je vous ai dit

tout ce qu'il m'étoit poſſible de vous dire, à vous que je me flatte qui ſerés toujours mon protecteur. Tâchés, je vous en ſupplie, de faire entendre raiſon à Hermocrate & à Erinne.

DARES

En retournant à Hermocrate.

Seigneur, je vois bien en rappellant tout ce qui s'eſt paſſé ici ſous mes yeux, que Liſippe ne me trompe pas; mais préſentement que je ſai mieux l'affaire, je ſuis bien fâché de vous annoncer que votre malheur eſt ſans remede, & que Liſippe épouſera la Princeſſe.

HERMOCRATE.

Je vous répéte qu'il ne l'épouſera point, moi vivant; & que moi mort, il trouvera à qui parler.

ERINNE.

Je ne ſuis qu'une femme, mais j'ai du cœur auſſi-bien que ce brave Seigneur-là, & nous verrons beau jeu.

LISIPPE.

Quels enragés! Ne ſortirai-je point de leurs pattes?

DARES.

Je vous proteſte, Seigneur, que je voudrois de tout mon cœur vous pouvoir ſervir; je vous avoue que je ne trouve pas moi-même ce mariage-là trop convenable; mais je tenterois inutilement auprès d'Argaleon de le rompre. Je vous en ferai Juge, ſi vous voulés. Le Prince ſe trouve engagé, il ne vous importe comment, à donner à Liſippe ſa fille, ou une groſſe ſomme, & cette groſſe ſomme il ne l'a pas.

HERMOCRATE.

Et quelle eſt cette ſomme?

DARES.

600000 francs, n'eſt-ce pas, Liſippe?

LISIPPE.

Oui. (*à Erinne*) Tu vois bien que je voulois te faire une grande fortune.

HERMOCRATE.

Il tient à cela abſolument?

DARES.

Abſolument.

LISIPPE.

Très-abſolument.

HERMOCRATE.

La ſucceſſion que je viens de recueillir dans l'Etat de Meſſene, me vaut plus de 600000 francs ; allés, je vous en conjure, mon cher Darés, dire à Argaleon que je la donne à Liſippe.

LISIPPE.

Seigneur, quelle joie......

ERINNE.

Oh le brave homme!

DARÉS.

Seigneur, penſés-y bien auparavant ; vous pourriés vous repentir.

HERMOCRATE.

Non, non, je ne me repentirai point.

DARES.

Je pars donc ſur votre parole. Mais quand j'aurai fait réuſſir votre propoſition auprès du Prince, n'allés pas après

cela y mettre des modifications, des reſtrictions qui ſeroient déſagréables, ſur-tout pour moi qui aurai négocié de bonne-foi.

HERMOCRATE.

Non, non, point de modifications; point de reſtrictions; allés, ne perdés point de temps. Je vous attens ici.

DARÉS.

Il m'étonne.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE, LISIPPE, ERINNE.

HERMOCRATE.

CRoyés-vous, vous deux, que notre affaire ſe faſſe?

ERINNE.

Pour moi, je ne ſaurois m'imaginer

que ce gueux-ci se trouve tout d'un coup avec un si gros bien.

LISIPPE.

Quoi qu'il en arrive, Seigneur, je vous prie de remarquer que je marche de bon pied, & même de vouloir bien le mander à Messieurs vos amis de Corinthe.

HERMOCRATE.

Vous ne me répondés pas. J'ai de l'inquiétude sur le succès de notre affaire. Argaleon est quelquefois assés étrange ; il peut par un mauvais honneur ne pas vouloir se désister de sa premiere résolution ; il peut même avoir quelque raison ou quelque prétexte pour ne le pas faire. Qu'en pensés-vous, Lisippe, vous qui ètes plus que personne dans le fond de tout ceci ?

LISIPPE.

Je n'y suis que trop, comme vous voyés. Si je l'avois prévû, je ne serois pas dans tout ce tracas-ci ; mais je suis sûr que ni Calchas, ni Tiresie, ne l'auroient prévû. Toutes réfléxions faites, j'espere pourtant un bon succès.

Pour ce qui me regarde, je vous dirai bien sincerement que je suis bien revenu de la Princesse ; je vois que vous en ètes furieusement amoureux, puisque vous l'achetés si cher ; & pour rien au monde je ne m'irai mettre entre vous deux. Il n'y feroit pas bon pour moi.

ERINNE.

Qu'est-ce que tu dis-là à l'oreille au Seigneur Hermocrate ? C'est encore quelque trahison que tu me fais.

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, tu as toujours eu mon cœur ; & s'il a passé en l'air quelques petits nuages.....

ERINNE.

Ne crois pas m'appaiser par de beaux discours. Si tu ne reviens à moi, là, de la bonne maniere..... Je m'y connois bien.

LISIPPE.

Tes grandes connoissances seront satisfaites.

ERINNE.

Prens-y garde, je t'en avertis.

HERMOCRATE.

Quelles gens vous ètes! Vous vous amusés à des discours de bagatelles, & vous n'ètes point frappés de l'importance du moment où nous sommes. Dans ce moment Argaleon décide de ma destinée & de la vôtre. Si l'affaire manquoit, Dieux! quel seroit mon désespoir! Mais je vois revenir Darés; que je me sens d'émotion & de trouble!

SCENE SIXIÉME.

HERMOCRATE, DARÉS, LISIPPE, ERINNE.

DARÉS.

Seigneur, Argaleon a fait de la difficulté......

HERMOCRATE.

Ah! voilà ce que j'imaginois. Je suis perdu.

DARÉS.

Daignés m'écouter, Seigneur. Le Prince a fait de la difficulté de payer ses dettes à vos dépens ; il est fort délicat sur ces matieres-là, fort chatouilleux sur ce qui touche son honneur, & pourroit le faire paroître intéressé.

HERMOCRATE.

Achevés vîte, je vous supplie.

DARES.

Je sai comment il faut le prendre ; j'ai levé la difficulté. Il vous donne la Princesse, & consent que Lisippe ait vos biens de Messene. Il déclare hautement qu'il lui accorde une si prodigieuse récompense, pour un moyen qu'il lui a donné de découvrir toutes les conjurations.

HERMOCRATE.

Je suis le plus heureux de tous les hommes. Darés, vous ne vous plaindrés pas de mon ingratitude. Lisippe, nous consommerons l'affaire entre vous & moi, dès aujourd'hui.

LISIPPE.

J'ai auſſi quelque ſcrupule ; mais il faut que j'en paſſe par-là. J'attendrai vos ordres. Erinne, qu'en dis-tu?

ERINNE.

Je ne ſai où j'en ſuis, je ne me poſſéde pas. 600000 francs, mon cher petit Liſippe!

LISIPPE.

C'eſt à moi à faire le fier préſentement. Viens, viens, je te ferai bien acheter ta grace.

HERMOCRATE.

Darés, menés-moi chés Argaleon, que je lui faſſe mes remercimens.

SCENE DERNIERE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TELESILLE.

J'Apprens ce que vous venés de faire, & ne puis aſſés vous dire . . . : .

HERMOCRATE.

Madame, ne me dites rien, si ce n'est pour prendre part à ma joie. Elle est digne de ce que j'obtiens.

TELESILLE.

Vous l'obtenés par un sacrifice si généreux......

HERMOCRATE.

Vous avés l'ame trop noble pour croire qu'il le soit. Laissés penser au commun du monde que c'est-là une action. Je cours chés Argaleon, & vous rejoins.

NOTES.

1. J'ai oui dire que Cromwel avoit vingt Chambres différentes où il couchoit.

2. Je me souviens d'avoir lû dans quelque Ancien, que Denis le Tyran se faisoit faire la barbe par sa fille.

